

# Le Petit journal. Supplément du dimanche

Source [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) / Bibliothèque nationale de France

Le Petit journal. Supplément du dimanche. 1884-1920.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# Le Petit Journal

Dépôt Légal  
20  
1907

**Le Petit Journal**

CHAQUE JOUR — 6 PAGES — 5 CENTIMES  
Administration : 61, rue Lafayette

**Le Supplément illustré**  
CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

**5 Centimes**

**SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ**

**5 Centimes**

**ABONNEMENTS**

Le Petit Journal Militaire, Maritime, Colonial.... 10 cent.  
Le Petit Journal agricole, 5 cent. \* **LA MODE** du Petit Journal, 10 cent.  
Le Petit Journal illustré de La Jeunesse.... 10 cent.  
*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste*

	SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE	2 fr. 3 fr. 50	
DÉPARTEMENTS.....	2 fr. 4 fr. »	
ÉTRANGER.....	2 50	5 fr. »

*Les manuscrits ne sont pas rendus*

Dix-huitième année

DIMANCHE 12 MAI 1907

Numéro 860



L' « OGRESSE » JEANNE WEBER  
Crime ou fatalité ?

## EXPLICATION DE NOS GRAVURES

### L'« OGRESE » JEANNE WEBER

#### Crime ou fatalité ?

C'est un personnage mystérieux et fatal que cette femme Jeanne Weber dont le procès, au mois de Janvier 1906, eut un si grand retentissement.

On l'accusait d'avoir, dans l'espace de trois semaines, assassiné trois enfants, ses nièces : Georgette, âgée de dix-huit mois ; Suzanne, trois ans ; Germaine, sept mois. On l'inculpait, en outre, d'une quatrième tentative de meurtre sur son neveu, Maurice Weber, un gargonnet qui n'aurait été sauvé que par l'intervention rapide de sa mère.

On avait remarqué que les enfants laissés seuls avec Jeanne Weber succombaient à une sorte d'étouffement convulsif et qu'ils portaient certaines traces bizarres autour du cou. De plus, les parents avaient surpris, celle que bientôt on ne nomma plus que « l'Ogresse », la main passée sous les vêtements des victimes, semblant leur comprimer la poitrine.

L'« Ogresse » fut arrêtée. Elle passa devant la cour d'assises de la Seine les 29 et 30 Janvier 1906. Et, après ces deux jours d'audience, des preuves précises de sa culpabilité n'ayant pu être apportées, l'avocat général abandonna l'accusation et Jeanne Weber fut acquittée.

Elle s'était, depuis lors, retirée à Chambon, près de Villedeu, arrondissement de Châteauroux, sous le nom de Mme Glaise.

Elle y fit la connaissance d'un veuf, nommé Bavouzet, qui, la considérant comme une victime effroyable du destin, se prit pour elle d'amitié et lui confia la garde de son fils Eugène, âgé de neuf ans.

Le petit, qui paraissait en bonne santé, mourut subitement il y a quelques jours, et le bruit se répandit qu'il avait succombé à la variole noire ; d'autres parlèrent de crime.

Le procureur de la République de Châteauroux commit, aux fins d'examen, un médecin qui conclut que l'enfant avait été emporté par des accidents méningés tuberculeux, mais releva certaines traces suspectes au cou et au front.

L'affaire, cependant, semblait être éteinte lorsque la fille aînée de Bavouzet, âgée de seize ans, vint déclarer à la gendarmerie que son frère avait été soigné par Jeanne Weber, demeurant depuis quelques mois chez son père, et que cette femme avait dû certainement étouffer le malheureux enfant.

Jeanne Weber, interrogée, a affirmé son innocence et, jusqu'ici, aucune preuve certaine n'a été relevée contre elle ; on s'étonne seulement de cette coïncidence bizarre que tous les enfants morts auprès d'elle à Paris portaient, eux aussi, d'explicables traces autour du cou.

Fera-t-on, cette fois, la lumière sur cette ténébreuse affaire ?

### UN GLORIEUX ANNIVERSAIRE

#### L'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans

Nous donnons, plus loin, le résumé de la merveilleuse épopée de Jeanne la bonne Lorraine. A l'heure où la ville d'Orléans fête, par son cortège traditionnel, l'anniversaire de sa délivrance par Jeanne d'Arc, nous avons cru devoir évoquer, dans un tableau composé avec tous les éléments de la couleur locale et de la vérité, le souvenir de cette grande date historique.

« Jeanne, dit l'historien Wallon, entra dans Orléans, à huit heures du soir, armée de toutes pièces et montée sur son cheval blanc. Elle s'avancait portant sa bannière, ayant à sa gauche Dunois richement armé, et, derrière elle, plusieurs nobles seigneurs et quelques hommes de la garnison ou de la bourgeoisie d'Orléans qui étaient venus lui faire cortège. Mais c'est en vain qu'on eût voulu tenir la foule éloignée : tout le peuple était accouru à sa rencontre, portant des torches et manifestant une grande joie... Tous se pressaient autour d'elle, hommes, femmes et petits enfants, cherchant à la toucher, à toucher au moins son cheval (dans leur empressement ils faillirent, de leurs torches, brûler son étendard) ; et ils l'accompagnaient ainsi lui faisant « grant chère et grant honneur... »

### VARIÉTÉ

## La mission de Jeanne d'Arc

Une épopée héroïque et miraculeuse. — La bergère de Domrémy. — Vaucouleurs. — L'instinct populaire. — « C'est vous qui êtes le roi ! » — La délivrance d'Orléans. — Le sacre. — Paris et Compiègne. — Rouen, le procès et le supplice. — Le mot d'un grand poète.

La mission de Jeanne d'Arc, que je voudrais résumer ici en quelques tableaux rapides, est une mission d'héroïsme et de miracle. Depuis bientôt cinq siècles, elle passionne les commentateurs et les historiens, les artistes et les poètes. Les récits de cette épopée merveilleuse emplissent encore l'imagination populaire. La vie de « la bonne

Lorraine » est un des exemples les plus prodigieux de ce que peuvent, sur l'énergie humaine, le sentiment de la pitié pour un peuple qui souffre, et cet autre sentiment de dévouement, d'abnégation, de sacrifice qu'aucun terme n'exprimait en ce temps-là et qu'on nomme aujourd'hui l'amour de la Patrie.

### DOMRÉMY

Jeanne d'Arc naquit le 6 Janvier 1412, à Domrémy, en pays de Barrois, entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc, et sa mère Isabelle Romée. C'étaient des cultivateurs pauvres, mais honorés pour leur probité. Jeanne ne sut jamais ni lire ni écrire. Elle n'était occupée qu'à filer la laine et à soigner le bétail. Tout le monde, dans le village, l'aimait pour sa douceur, sa simplicité, sa vie laborieuse et sa piété.

Un jour, — elle avait alors treize ans, — à l'heure de midi, dans le jardin de son père, elle crut entendre une voix inconnue qui l'appelait... Elle leva les yeux et elle vit l'archange Michel entouré d'une cohorte d'anges ; elle vit aussi sainte Catherine et sainte Marguerite... D'abord, elle s'effraya ; puis ces apparitions se firent fréquentes et développèrent l'exaltation de la jeune fille. Les voix qu'elle entendait lui disaient : « Va ! Tu délivreras Orléans, tu feras sacrer le Dauphin à Reims et tu chasseras l'étranger du royaume de France... » Jeanne crut de toute son âme à cette mission divine et se dévoua à l'accomplir.

Ces extases, ces voix du ciel s'expliquent par l'influence que devait exercer, sur l'imagination rêveuse d'une jeune fille, l'état de la France à cette époque.

L'invasion des Anglais, les luttes acharnées des princes et des nobles, la faiblesse de la royauté, la peste et la famine avaient causé la ruine du pays. L'âme populaire, surtout, souffrait de la perte de la nationalité française. Les Anglais occupaient presque tout le royaume. A la mort de Charles VI, Henri de Lancastre avait été proclamé roi de France et d'Angleterre, et le duc de Bedford gouvernait à Paris, avec le titre de Régent de France.

Orléans était assiégé depuis cinq mois par les Anglais, et Charles VII n'avait plus que quelques petites places du Centre. On ne l'appelait plus, par dérision, que le roi de Bourges.

Tout semblait perdu ; la France allait devenir anglaise, quand une jeune fille accourut à la délivrance de la patrie.

### VAUCOULEURS

Jeanne, en effet, s'en vint à Vaucouleurs. Elle a seize ans. Elle est, dit la chronique « moult belle, de grande force et puissance ». Elle demande au sire de Baudricourt de la faire conduire au roi. Mais le soudard la traite de folle et la renvoie à ses parents, leur conseillant de la bien souffleter. Déjà son père n'avait-il pas dit qu'il la jetterait à l'eau, plutôt que de la voir partir pour l'armée ? Jeanne se soumet.

Mais, de nouveau, elle entend ses voix qui deviennent, de jour en jour, plus pressantes. Et, bravant la colère paternelle, elle retourne à Vaucouleurs. Baudricourt commence à se laisser toucher par cette constance. Et puis, le peuple croit à la mission de Jeanne. Bientôt, les hommes d'armes se laissent convaincre. Ebranlés par son assurance, ils veulent partir avec elle : — Ma mie, lui disent-ils, qu'attendez-vous céans ?... Faudra-t-il que le roi soit chassé du royaume et que nous devenions Anglais ?

— Avant le milieu du carême, leur répond-elle, je serai par devers le dauphin... Ah ! certes, j'aimerais mieux filer auprès de ma mère, mais il faut que j'y aille... Les gens de Vaucouleurs se cotisent pour lui acheter un équipement et, accompagnée de quelques hommes d'armes, elle se met en route...

### CHINON

Le 24 Février 1427, elle entra dans Chinon où se trouvait le roi. Elle fut deux jours avant de pouvoir être introduite à la cour. Quand elle y parut, elle se trouva devant un groupe nombreux de seigneurs, parmi lesquels Charles se dissimulait. Bien qu'elle ne l'eût jamais vu, elle alla droit à lui :

— Dieu vous donne bonne vie, gentil prince ! lui dit-elle.

— Je ne suis pas le roi, répondit-il.

Et, montrant un seigneur :

— Celui-ci est le roi !

— Non, s'écria Jeanne, vous êtes le roi et non un autre. Et je suis envoyée du ciel pour faire lever le siège d'Orléans et vous conduire sacrer à Reims.

On lui fit subir force épreuves, passer maints interrogatoires afin de s'assurer si elle était bien envoyée de Dieu. Enfin, elle obtint de marcher au secours d'Orléans. On lui donna le titre de chef de guerre et elle se rendit à Tours où elle fut équipée. Elle commanda elle-même son étendard, dont elle donna plus tard la description lors de son procès. Cet étendard était d'une toile blanche, appelée alors *roucassin*, et frangée de soie. Sur un champ blanc, semé de fleurs de lys, était figuré Jésus-Christ assis sur son tribunal, dans les nuées du ciel, et tenant un globe dans ses mains ; à droite et à gauche étaient représentés deux anges en adoration ; l'un d'eux tenait une fleur de lys sur laquelle Dieu semblait répandre ses bénédictions ; les mots *Jésus Maria* étaient écrits à côté.

Mais il lui fallait une épée. Elle ordonna

qu'on allât fouiller le sol derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois et qu'on lui apportât l'épée qu'on trouverait là. On y fut et l'on trouva une épée, en effet. Cette découverte miraculeuse excita l'enthousiasme des soldats et de la foule. Tous la croyaient inspirée par une puissance surnaturelle.

De Tours, elle s'en fut à Blois. Et de Blois, le 28 Avril, elle partit pour Orléans, à la tête d'une petite armée de 5,000 hommes.

### ORLÉANS

Le lendemain, elle était en vue de la ville. Bientôt elle y pénétra, après avoir traversé les lignes ennemies. Elle relevait le courage des habitants, les menait aux remparts et commençait l'assaut contre les forts des Anglais. En trois jours de combat, elles les chassait de leurs bastilles. Le 7 Mai, ils ne possédaient plus que le fort des Tourelles, qui s'élevait à la tête du pont de la Loire. Jeanne conduisit ses troupes à l'attaque. Une flèche l'atteint à l'épaule. La douleur lui arracha des larmes, mais ne ralentit pas son effort. Sa bannière en main, elle entraîna ses soldats. Les Tourelles tombent en son pouvoir.

— Jamais, disait La Hire, je n'ai rencontré si brave chevalière.

Jeanne rentra triomphalement dans la ville.

Le lendemain, 8 Mai 1429, les Anglais levaient le siège et se dirigeaient vers Meung. C'est l'anniversaire de cette journée qu'on célèbre encore, chaque année, à Orléans.

Mais la mission de Jeanne n'est pas terminée. Elle se met à la poursuite de l'ennemi, s'empare de Jargeau, enlève les retranchements du pont de Meung-sur-Loire, force Beaugency à capituler et écrase les Anglais à Patay.

En quelques jours, cette « vachère de dix-sept ans », comme l'appelaient dédaigneusement ses ennemis, avait pris trois villes, battu en rase campagne la formidable armée anglaise, fait prisonnier ses deux plus grands généraux et vengé les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

### REIMS

Toutes ces victoires décident enfin le roi à se confier à Jeanne. Malgré les avis des seigneurs, qui redoutaient de traverser quatre-vingts lieues de pays occupé par l'ennemi, elle l'entraîne. Le 16 Juillet au soir, l'armée française entre dans Reims à la lueur des flambeaux.

Le lendemain, Charles VII est sacré roi de France dans la cathédrale. Jeanne est auprès de lui, son étendard à la main.

La cérémonie accomplie, Jeanne d'Arc estima sa mission terminée et demanda à retourner à Domrémy.

— Plût à Dieu, dit-elle à l'archevêque de Reims, que je puisse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller servir mon père et ma mère, en gardant leurs brebis, avec ma sœur et mes frères...

Le roi refusa de la laisser partir.

### PARIS

De toutes parts, le sentiment national se réveille. Jeanne reprend la campagne ; elle enlève aux Anglais toutes les places de la Brie et de la Champagne. Elle arrive enfin devant Paris, le 26 Août. Après quelques jours d'escarmouches, elle donne l'assaut le 8 Septembre. A la fin de la journée, elle est atteinte d'un trait d'arbalète à la cuisse et tombe toute sanglante dans un fossé. Cette blessure lui semble un avertissement du ciel. De nouveau, elle veut partir. Le roi s'y oppose encore : la pauvre fille accomplira jusqu'au bout sa tragique destinée.

### COMPIÈGNE

Au printemps suivant, elle apprend que les Anglais assiègent Compiègne. Elle se précipite au secours de la ville. Cette fois, c'est à sa perte qu'elle court. Elle parvient à entrer dans la ville le 23 Mai 1430. Le lendemain, dans une sortie, elle se trouve tout à coup séparée des siens. Des ennemis l'entourent. Un archer s'accroche à son hoccoquet, la tire à bas de son cheval et la livre à Jean de Luxembourg.

Ses voix le lui avaient dit après le sacre : « Avant la Saint-Jean prochaine, tu seras prisonnière. »

Le sire de Luxembourg l'enferme d'abord à Beaulieu, puis dans son château de Beauvoir. Il hésite à la livrer aux Anglais. Mais Bedford offre 10,000 livres tournois. Jean de Luxembourg accepte et se déshonore à jamais en livrant l'héroïne.

### ROUEN

Trainée de Beauvoir à Arras, d'Arras au Crotoy, Jeanne fut enfin enfermée à Rouen.

Son procès commença le 21 Février 1431. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et un inquisiteur nommé Lemaire, assistés de soixante assesseurs qui n'avaient que voix consultative, furent ses juges. Pendant trois mois, elle soutint les assauts de ce tribunal infâme, et elle se défendit avec un courage, une résignation, une présence d'esprit que ne purent étouffer la cruauté et la perfidie de ses bourreaux.

Elle fut condamnée à être brûlée « comme relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Eglise, et jugée digne, par ses forfaits, d'être livrée au bras séculier. »

— J'en appelle à Dieu, le grand Juge, s'écria-t-elle, des grands torts et ingravances qu'on me fait.

Le 31 Mai, à neuf heures du matin, elle fut conduite au bûcher. Son corps, dit la légende, fut réduit en cendres, mais son cœur fut retrouvé intact ; et, en le voyant, un officier anglais, secrétaire du roi d'Angleterre, s'écriait :

— Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte !

Charles VII, qui devait à Jeanne son royaume et sa couronne, n'avait pas tenté le moindre effort pour la sauver.

\*\*\*

Quelques mois plus tard, les Anglais, suivant la prédiction de Jeanne, étaient définitivement « boutés hors de France » et la nationalité française était sauvée.

Tant il est vrai, comme l'a dit plus tard un grand poète en pensant à la « bonne Lorraine », que « lorsque tout semble désespéré, dans une cause nationale, il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme ».

Ernest LAUT.

### LA SEMAINE FANTAISISTE

## Recette de printemps

Cependant qu'à son ordinaire  
Fleurit et verdit le printemps,  
L'exposition culinaire  
Ouvre sa porte à deux battants.

Alors, se lève dans la rue  
Un tumulte inaccoutumé,  
Et toute une foule se rue,  
De gens qu'on dirait affamés.

Pourtant la faim ne les excite  
En rien, leur ventre étant lesté.  
Tous ces gens-là se précipitent  
Par simple curiosité,

Car le spectacle est délectable  
Et vous donne envie aussitôt.  
En plein midi, d'aller à table,  
De saisir fourchette et couteau.

Ah ! les chefs-d'œuvre qui s'élancent  
Devant les badauds pleins d'égards.  
Ainsi que feu Monsieur Tantale,  
Ils les dévorent... du regard.

Que de jambons dodus et roses  
Comme une chair d'enfantelet,  
Découpés par des virtuoses !  
Que de dindons ! que de poulets !

Que de truffes, de sauce verte,  
De gelée étrange et, surtout,  
Que de nouvelles découvertes  
Dans l'art du goût et du ragoût !

De même que l'automobile,  
Tout est en progrès aujourd'hui,  
Et nous voyons des chefs habiles  
Inventer des mets inouis

De la compote de groseille  
Composée avec du melon,  
Ou bien du potage à l'oseille  
Fait sans oseille et sans bouillon.

Du veau qui ressemble à des soles,  
Des soles qu'on prend pour du veau,  
Bref de quoi perdre la boussole  
Devant ces miracles nouveaux.

Et puis, comme les enfants sages,  
Admirez mais n'y touchez pas,  
Admirez, vous dis-je, au passage  
La contenance de ces plats !

Ces océans profonds de crème,  
Ces montaignes de fruits sont tels  
Qu'ils feraient se pâmer Carême  
Et se tuer encor Vatel.

Et Gargantua, dont les campagnes  
Sont célèbres chez les gourmands,  
Voudrait, en ce lieu de Cocagne,  
Planter sa tente assurément.

Enfin, alignés en bataille,  
Voyez ces escadrons serrés  
De tonneaux de toutes les tailles  
Et de flacons démesurés !

Quel corps-à-corps plein de délices  
On voudrait risquer avec eux !  
Pour pénétrer dans cette lice,  
On se sent soudain belliqueux.

Mais de louanges faisant trêve,  
Regardez surtout cet exquis  
Effet de la dernière grève :  
Le petit pain blanc au cambouis.

CLAUDIN.

## Le baiser

Je ne parlerai pas des charbonniers de Paris ni des marchands-revendeurs qui poussent devant eux leurs charrettes de mottes à brûler. Nous sommes dans la forêt de France, sous le couvert des chênes et des et des hêtres.

Les charbonniers que j'ai connus là étaient des nomades. Ils quittaient un jour la chaumière de leur famille et s'en allaient habiter, dans la froidure des bois, des loges de feuilles sèches, de branches de fayard et de mousse qu'ils détruisaient et reconstruisaient à chaque campement. Ils y passaient l'hiver. Pendant le jour, ces charbonniers sciaient des rondins et les disposaient autour d'une grosse perche, en ménageant des ouvertures pour laisser jouer l'air ; cela ressemblait à une meule qu'ils recouvraient de terre humide et de gazon. Quand c'était le moment d'allumer, il fallait voir le « dresseur », comme ses yeux étaient graves, comme sa main était solennelle. D'abord, une petite fumée bleue s'enlevait, mince, hésitante dans ces solitudes... et puis, de

tous les côtés du tas de bois, peu à peu, d'autres fumées fluettes montaient, perçaient le couvert, s'enfuyaient dans le tremblement de la brise vers les hameaux. Si on en respirait une au passage, on se disait entre nous que c'était une âme de charbonnier... Mais il y avait des vieux, moins crédules, qui la humaient comme un vin : Ceci est de la fumée de jeune bois, disaient-ils joyeux à leurs brus, vous aurez du meilleur charbon cette année. »

De même que les boisiers et les sabotiers, nos charbonniers avaient plusieurs arts d'agrément. Au lieu de fabriquer comme eux, par exemple, les mêmes écuelles à bouillie, ou des paniers et des cages, ou des grils à galettes en bois de saule, ou encore de ces épingles qui servent à fixer les draps sur des cordes, ils imaginaient et sculptaient de petits personnages : ils prenaient un morceau de bois, fendaient et soulevaient son écorce, de façon à imiter un habit, deux basques, deux bras, deux jambes, et puis ils taillaient sur les parties découvertes et les trouaient pour y former des figures. Je me suis amusé, enfant, avec ces jouettes rustiques : il y avait le Seigneur, le Monsieur, la Dame, le Curé. Mais leur triomphe, chaque an, c'était un saint Thiébaud, en bois de hêtre, proclamé « chef-d'œuvre » par les charbonniers en conseil, et qu'il était de coutume, depuis des temps très anciens, de venir embrasser en pèlerinage. Une grande fête.

Tous les ans, le 8 Novembre, dès midi, on partait en carrioles et on arrivait à la forêt. Il n'y entraient que des hommes et des enfants, depuis les plus vieux jusqu'aux plus petits ; mais les femmes n'étaient pas admises par les charbonniers, ainsi l'exigeait l'austère coutume. Chacun apportait une fiole de vin et trois flûtes de ces gâteaux qu'on appelle « oublies ». On déposait son offrande sur un autel en bois, on venait à la file embrasser le bon saint Thiébaud, et on rentrait sur une collation. C'était une promenade, le moyen, pour les fermiers économes, de s'assurer si le bois, cette année-là, serait cher ou à meilleur compte ; mais les superstitieux affirmaient que « la fumée du bois de Saint-Thiébaud donnait tout l'hiver de bons rêves ». Fallait-il les croire ?

— Ayons la foi du charbonnier, répondait simplement M. Guilbert.

M. Guilbert était notre voisin. C'était un veuf qui vivait avec sa fillette, Mlle Marthe, jolie brune de quinze ans, étourdie et fraîche comme le premier coup de matines.

— Si tu veux faire un voyage, nous irons après-demain saluer saint Thiébaud.

Le harnais fêlé, les ânes dansent ; je bendis de plaisir :

— Merci, monsieur Guilbert ! Je vais faire mon baluchon !

J'allai prendre dans notre cave une dernière bouteille de « côte-rouge » qui avait mûri dans son fût et sentait le fleur de violette. Les charbonniers, ni même saint Thiébaud, n'en buvaient jamais d'aussi brave.

Les femmes nous accompagnèrent jusqu'à la voiture. Marthe était près de moi. Sa main tremblait dans la mienne.

— Il faut demander quelque chose, tu sais, quand on embrasse saint Thiébaud.

— Puisqu'il faut penser à quelque chose, j'en sais une...

Des femmes nous interrompirent. Trois hommes avec leurs garçons montaient en voiture.

— Ton cache-nez que tu oublies !

— Honoré ! prends garde à la bise !

— Et ta fiolette, Antonin ?

Le cocher prit les guides. Marthe se haussa encore :

— Demande...

J'eus le temps de la voir devenir toute rose, et tandis que la voiture partait, je compris que nous nous aimions.

Des ailes ! J'avais des ailes ! Je sautais de banquettes en banquettes. On me trouva

insupportable ; je n'étais en vérité qu'amoureux.

Nous arrivâmes dans une grande clairière parsemée de groupes de cabanes. Des dogues nous parlèrent aussitôt chrétien en sautant sur notre voiture comme pour nous manger tout entiers. M. Guilbert détela dans une furie d'abolements.

Déjà il y avait beaucoup de voitures. Les charbonniers se promenaient au milieu du monde, avec leur galette noire sur la tête et leurs souliers neufs. L'un d'entre eux escalada un fagot et nous fit faire silence. C'était un grand maigre ; on eût dit le potage de la cigogne : le diable a emporté la graisse.

Il cria :

— Salut des bons cousins charbonniers !

Il fallait répondre ensemble. Nous dîmes d'une seule voix :

— Salut !

Tous les charbonniers, alors, vinrent se placer derrière une table. Au milieu, il y avait saint Thiébaud, en bois de hêtre, avec ses petites mains d'écorce croisées sur son estomac.

Nous étions bien mille et plus. Voilà que nous commençons à défilier. Chacun déposait sur la table sa fiole et ses oublies et allait embrasser le « chef-d'œuvre ». Vous devez vous imaginer qu'on ne le prenait pas au sérieux et qu'aucun de nous, en baisant le saint, ne faisait sa figure de messe. Pendant ce temps, le chef charbonnier, qu'on appelait le *Gaépier*, essayait chaque fois saint Thiébaud avec un linge blanc.

— Par la sainte croix, disait-il, faite de houx marin, grand merci aux pèlerins !

— Prends la file, me souffla M. Guilbert.

Les yeux fermés, j'embrassai saint Thiébaud en pensant à Marthe. Mon cœur battait.

Aussitôt le dernier passé, on fourre le saint dans un sac, et nous nous approchons d'une autre table chargée de pain et de vin, avec un grand fromage au milieu. Les charbonniers nous régalaient à leur tour. Il était temps. J'avais dans mon estomac plus d'une chambre à louer ; je mangeai ma part comme tout le monde.

— Allons-nous-en, dit M. Guilbert.

En marchant à la voiture, je lui dis :

— Croyez-vous, monsieur Guilbert, qu'on obtient de saint Thiébaud... ce qu'on lui a demandé de bon cœur ?

— Où Dieu veut, il pleut. Dépêchons-nous, la nuit va venir.

— Vous êtes tous là ? cria le cocher.

— Complet !

Et la carriole partit dans le vent de Novembre et le soir.

La forêt traversée, la route se présenta, raide, bordée de pruniers qui ressemblaient à de petits panaches. Une vingtaine de voitures galopait devant nous en trinquant leurs sonnettes. Mais que se passait-il ? Je voyais peu à peu tous les hommes se lever, regarder les buissons qui bordaient la route, et je cherchais dans la campagne qui pouvait ainsi les agiter, lorsque tout à coup, au hameau de Sas, près de la fontaine, dix femmes qui attendaient leurs maris montent brusquement avec eux, et nous entendons en passant, hop ! plus haut que les coups de fouet, une retentissante friture de baisers.

— Vous allez voir celles de Surville, dit le clerc de notaire, elles ont le feu à la coiffe ! Je ne comprenais pas encore, et me disais : « Pourquoi rencontrons-nous tant de femmes, et pourquoi viennent-elles si près de nos voitures ? » Car la route entière, à présent, chantait comme un matin de marché. Les femmes de la plaine d'Orbes, alertes, au mouchoir de fine soie tordu en escarrot sur leurs cheveux ; celles de Valgrave, coiffées à l'égyptienne, aux coques de foulard pendantes ; celles de Gaillaquou, frustes comme des silex, aux pieds chevriers, qui ne portaient qu'un tortillon sur la tête, et toutes les femmes et toutes les jeunes filles du pays s'étaient échelonnées sur no-

tre passage et emplissaient la route d'appels narquois :

— Les pèlerins ! hé ! un bisou ! b ! b ! b ! b ! b ! b !

Et tous ces baisers envolés qui arrêtaient les voitures, c'était une musique à vous rendre fou. Si les charrettes de leurs maris traînaient encore en arrière, les femmes n'attendaient pas, sautaient sur les marches-pieds, cordiales, et chépièrent sur toutes les bouches le baiser du pèlerinage.

Notre clerc de notaire s'en offrit à user son nez. Entre deux caresses, voyant ma stupeur :

— Vous ne devinez pas ? Comme saint Thiébaud n'admet que des hommes, dit-il, les femmes sont jalouses et viennent le plus vite qu'elles peuvent reprendre le baiser du saint. C'est à qui en volera le plus. Mais on va au-devant. Exemple !

Et il se retourna pour timbrer le bec d'une fille. « Voilà donc les femmes... », pensai-je. Alors je compris pourquoi tous les hommes de mon pays avaient voulu venir, car il y en avait plus de la douzaine qui ne croyaient à Dieu que sur gages ; mais c'était pour se faire embrasser. Je sentais bien que tout cela n'était pas sérieux et qu'en somme la chose se passait entre gens honnêtes. M. Guilbert se contentait de rire, mais moi, qui n'avais que seize ans, j'étais rouge comme un chapeau de coq. Au Mail-d'Abeilles, j'écartai une femme, à Brassac une autre, et encore d'autres, enfin tant et plus. Séduites par mon air figure, les prudés me dénichaient pour éviter le clerc. Elles ne pensaient pas au baiser, mais à saint Thiébaud seulement. N'importe ! Je me fermai comme un sac et ne dis plus rien jusqu'au bout. J'avais mon idée en arrivant.

— Voilà nos dames ! cria le clerc de notaire.

Ah ! celui-là n'était pas une miche ! Quel brave pèlerin ! Il frétillait ! Et il en donnait de ces baisers !

Sur la place de notre ville, ce n'était partout qu'embrassades :

— Digo doun ! Hé ! Saturnin ; Antony ! Ma perle d'Honoré !

Un tapage ! Les rossignols, cette nuit, avaient dû faire grève : les baisers chantaient à leur place.

Je cherchais. Une main me toucha doucement.

Jamais je ne l'avais vue si belle. Pâlie par les étoiles, elle ressemblait à une brune qui aurait l'air d'être blonde.

— Marthe...

Nous nous tûmes. Mais le vent câlin parlait pour nous. Je lui apportais tout neuf, frais à mes lèvres, le baiser qui donne les bons songes. Lentement, elle mit ses bras sur mes épaules et rien qu'en l'effleurant le respira tout entier. Puis, comme une liane qui se détache, légère, elle disparut.

Je ne suis pas ingrat. J'ai dû l'un des bons baisers de ma vie aux rudes cousins de saint Thiébaud, après charbonniers, dresseurs et veilleurs de feu de la vieille forêt française. Ici, je les remercie.

Georges d'Espagnès.

## LE GLORIEUX MAQUIGNON

Devant Bitche, le capitaine Duroc recevait les recrues qui allaient remonter le 17<sup>e</sup> régiment de dragons. Une grande compagnie, où étaient représentées six provinces, arrivait fatiguée ; mais l'ardeur du patriotisme animait extraordinairement les jeunes gens. De curieux visages, dominant costumes bizarres et chaussures usées, s'alignaient assez mal entre deux jardins. Vite interrogés, puis distribués aux escadrons, il ne restait, à trois heures du soir, ce jeudi d'Octobre 1793, en dernier homme à inscrire sur la matricule, qu'un imberbe, examiné avec grande attention par une commission de classement.

A peine voyait-on sa figure au-dessus d'une peau d'ours, noire, formant large col. Visage terreux ou bombé de lèpre qu'éclairaient des yeux petits et gris ; grande bouche aux dents aiguës ; petit nez d'enfant ; menton pointu et dureté de barbe naissante. La tignasse blonde débordait en crins raides, couvrant le front, les tempes et masquant tout le cou.

Duroc interrogea :

— Ton nom, citoyen ?

La recrue fixa l'officier pendant dix secondes avant de répondre :

— Michel Manu.

Puis, en confession, il livra son état-civil et il indiqua les causes d'un brusque enrôlement.

— On est des Cévennes ; oui, le pays des châtaigniers. Ni père ni mère. Une vieille aïeule reste seule pour m'aimer... mais à plein cœur, voyez-vous... Valet de maquignon, j'allais de marché en foire, afin de servir maître Doban. Les ânes qui mordent, les mulets rétifs, les chevaux vicieux, je menais tout ça... J'ai des déchirures, grands coups de dents, à l'épaule et au bras gauches. Cicatrices du travail, honorables. Pauvre et sans appui, le citoyen maire m'a envoyé au canon. Tant pis... Je manierai bien un sabre...

Et il termina d'un juron très irrévérencieux.

Le capitaine fronçait les sourcils.

— Fourrier, inscrivez Michel Manu, ancien conducteur de chevaux, présentement âgé...

Manu cria :

— Vingt ans et quelques mois !

— Inscrivez-le au premier escadron, comme il sait monter...

— A fond ! renseignait le Cévenol.

Duroc complétait :

— On lui donnera, pour monture, un cheval pris au dépôt, « Le Tourbillon ». Certainement, il pourra le dresser.

Michel Manu ne s'est pas entièrement plié à la discipline. Après avoir entendu des ordres, le Cévenol fronçait des sourcils. Par exemple, le préposé à l'habillement ne pouvait l'obliger à quitter une petite veste très lourde. Le bottier se voyait refuser les chaussures d'ordonnance. Le chef d'équipement s'indignait en constatant que la recrue avait osé clouer sa peau d'ours sur une selle assez dure. Le maître instructeur n'avait pas le dernier mot avec le soldat.

Comme un écuyer de cirque, il aurait pu montrer d'impeccables voltes, toutes parades et des fantaisies. A ce cheval du diable que personne n'avait pu réduire à l'obéissance, Michel faisait exécuter des sauts prodigieux, des arrêts brusques, des vire-voltes, des charges épiques.

Mais un pareil cavalier ne se tenait pas, en unité, dans la colonne de son escadron. Soldat libre et cheval libre n'étaient propres qu'en service d'éclaireur. Chaque jour, l'homme choisissait son sentier et son bivouac. Il faisait, le soir, grand feu, à la lisière des bois, en pays d'Alsace. Si la distribution des vivres manquait, le dragon allait jusque dans le camp ennemi se procurer des ressources ; et, souvent, les avant-

## LES GAITÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



— Sachez, cher monsieur, que si les impôts et les grèves renchérissent le prix des denrées, c'est la conséquence du mouvement économique général.

— Au préjudice de nos économies particulières ?



— Vous n'ignorez pas qu'en livrant à cette propagande anarchiste et antimilitariste, vous vous exposez à une condamnation ?

— Quelle bonne blague, puisqu'on nous a toujours arrêtés.



— Je voudrais bien voir que tu désobéisses à ton maître, alors que nous forçons les ministres eux-mêmes à nous obéir !



— Tu dis qu'on a eu tort de faire grève.

— Pour sûr ! on sait maintenant ce que nous rapportent les pourboires : eh bien, l'impôt sur les revenus nous taxera en conséquence.

postes entendaient le pétilllement d'une fusillade. Toujours le pillard rentrait avec quelques plombs aplatis dans l'étoffe de sa veste, laquelle était bourrée, entre drap et doublure, de vieux liards formant cuirasse.

Les prises que fit Manu lui assurèrent une popularité dans l'armée du Rhin. On le désigna : le rude maquignon, le brave maquignon, le fameux maquignon. Hoche le visita un soir que sa couchée était faite au pied d'un rocher. Sans s'être levé du gîte, Michel regarda Lazare qui demandait :

— Es-tu content de ton sort ?

— Heu ! ça ne vaut pas la vie des foires. Mais j'aime à entendre le bruit du tambour, le son éclatant des trompettes. La jeunesse peut s'amuser à l'armée. Dis-moi une bonne fois, citoyen général, si les prises seront payées à l'avenir ?... Faute d'argent, on me remet toujours...

— Le commissaire des guerres te versera, désormais, cent francs par tête.

Manu obtint une licence de maraude, à la condition, toutefois, de remplacer les chevaux étiques de son escadron par des chevaux autrichiens. Durant le jour, il se porta loin en vedette. Le soir, il courut les aventures autour du formidable Gesberg, montagne que l'armée républicaine voulait reprendre.

Secondé par un volontaire alsacien qui parlait allemand, l'ex-maquignon s'avança, dans la nuit précédant Noël, jusqu'à Oberstenbach. Fortune inattendue, des carrés stationnaient devant l'hôtel du Coq. D'un valet endormi sur son siège, Michel prit chapeau et manteau et, laissant son camarade mener « Le Tourbillon », il put conduire quatre chevaux anglais et voiture neuve vers le campement de son escadron. En chemin, il croise une berline qui vient du château de Pirmasens ; les deux femmes qui l'occupent n'ont, pour défenseur, qu'un postillon très vieux et sourd. Manu interroge ; il apprend que les dames se rendent auprès du général prussien Kalreuth ; il les force à changer de direction et en fait des prisonnières, après avoir saisi le cocher.

Telle liberté prise indignait Hoche, qui fit paraître le Cévenol ; le dragon présenta ces excuses :

— Est-ce ma faute si les citoyennes ont voulu suivre les chevaux ?

On lui défendit de se livrer, désormais, à l'arrestation des civils. Il promit :

— Je m'adresserai aux militaires. Tant pis s'il y a mort d'hommes.

Et le soir, en taciturne, il campait seul devant le front de son régiment. Le lendemain, il suivit la cavalerie sans desserrer les dents. Une charge poussée à fond, Michel ouvrit à ses camarades, un bon chemin, en faisant sauter « Le Tourbillon » dans le carré d'un bataillon allemand ; et il compléta la besogne guerrière par le sabre, qui mit à terre plusieurs officiers, dont les armes s'étaient épointées sur le gilet du dragon.

Cette fois, porté à l'ordre du jour, il accepta une couronne de chêne que lui trépassèrent ses camarades et six cents livres qui payèrent les chevaux pris dans une déroutée des hulans.

Une rude saison forçait les troupes à s'arrêter. Le camp français allait s'étendre du ruisseau des Vosges au large fossé du Rhin. Dedans, plus de trente mille hommes devaient subir les rigueurs du froid et les épreuves de la faim.

L'avisé Manu flanquait son régiment. Deux pièces d'or lui assuraient confortable pension dans une chaumière. Son cheval bien logé, il devint coquet. Habillé à l'ordonnance, bien astiqué, le Cévenol se divertissait des *lieds* que chantait, chaque soir, une jeune fille, plus blonde Marguerite que la Marguerite de Faust. Elle disait en français, *Le Message de l'Hirondelle*, couplets populaires du vieux temps :

Partez, ô dame Philomèle !

Voici déjà le point du jour :  
Fendez l'air, et vite à ma belle  
Portez doux message d'amour.

Dans les ennuis, dans les souffrances,  
En son jardinet embaumé,  
Ma belle attend que vos cadences  
Lui rappellent son bien-aimé.

Vite, fendez l'air, Philomèle ;  
Portez-lui mes vœux, mes soupirs ;  
Mon cœur vous suit à tire d'aile,  
Devancez le vol des zéphyrs.

L'amour, dès qu'il l'eût aperçue,  
Blessa son cœur d'un trait brûlant.  
« Soyez cent fois la bienvenue ! »  
Dira-t-elle en vous écoutant.

Gazouillez-lui tendre ramage ;  
Que vos chants calment sa douleur !  
Ah ! remplissez bien mon message,  
Et soyez l'écho de mon cœur.

Que les heures passaient vite auprès de la jeune fille, l'ange du foyer. Le dragon souhaitait que, cette fois, le printemps parût fort tard. Mais un coup de canon, signal de la reprise des hostilités, éloignait, le 20 Janvier 1794, Michel de Marguerite.

Le dragon eut à traverser encore de nouvelles épreuves.

Vie de soldat : marches, escarmouches, combats, tueries se succédaient. Qui avait fait serraient un peu sa ceinture. Qui était las dormait sur le sol. Qui était mauvais citoyen désertait. D'une armée en haillons et sans souliers, mais conquérante, laquelle roulait en épais bataillons vers le Nord, Jourdan actionnait les tâches. Une petite main brodait, en soie écarlate, sur la bande blanche des drapeaux : *Landau, Arlon, Fleurus*.

Manu continuait ses maraudes. Il avait pris la caisse d'un bataillon hollandais et changé les assignats ou billets de la République, papier très déprécié, contre de l'or pur, qu'il tassait au fond de sa giberne. Un commissaire des guerres se fatiguait à lui payer des primes. Il était presque riche.

La conquête s'étend sur le canton de Juliers. A la bordure d'une riche province, le général autrichien Clairfayt s'est posté. On va lui livrer bataille dans les premiers jours d'Octobre. Ecrasée par du canon, l'infanterie française doit reculer, se placer sous la protection des dragons, préparer une seconde attaque.

Manu revient d'une charge avec une balle dans les reins ; projectile entré au-dessous du gilet pendant le ralliement. A l'ambulance établie près d'Altenhofen, le maraudeur prie un major d'écrire aussitôt à sa grand-mère aveugle « qu'il allait partir pour un lointain voyage ». Au billet d'avertissement, le scribe joignait les 12,000 francs payés pour 120 chevaux pris ; moyen d'assurer à l'octogénaire pain, logis et guide.

Les affaires expédiées, le cavalier blessé mortellement refusait les soins d'un médecin. Au coucher du soleil, il dirigeait « Le Tourbillon » vers un escadron de hussards autrichiens. On retrouvait son corps, le lendemain, entre sept cavaliers sabrés, devant son cheval abattu.

Le citoyen Michel Manu, jeune Cévenol, avait voulu mourir en soldat.

Edouard GACHOT.

## A l'affût

La nuit tombait ; à l'horizon, une longue bande de pourpre semait, dans les ramures, des paillettes d'or liquide ; au zénith, un croissant de lune, pâle encore, se détachait à la cime des hautes futaies du parc voisin ; des flocons blanchâtres, par petits groupes mousseux, passaient devant l'as-

tre naissant, puis fuyaient et s'évanouissaient, emportés par la brise du soir.

Une femme, à l'allure jeune et dégagée, excitait de la voix et du geste deux vaches qui suivaient, de leur pas nonchalant, un étroit sentier bordé d'aubépine.

Au bout du sentier, la silhouette d'une habitation, un point lumineux qui, dans l'ombre grandissante, profile sur le chemin des scintillements d'étoile.

— Mon frère est rentré.

Et de la bague qu'elle tient à la main, la jeune femme fait comprendre à ses bêtes qu'il faut se hâter de regagner la maison.

La barrière ouverte, les vaches ne paraissent pas disposées à prendre le chemin de l'étable.

— Désiré, viens m'aider : la Noiraude fait la mauvaise tête.

A cet appel, un homme d'une trentaine d'années, à la figure franche et énergique, apparut sur le seuil de la maison.

— Ferme la barrière, Jeanne ; faut pas qu'elle nous joue encore le tour.

Pendant que son frère attache les bêtes et garnit leur râtelier, Jeanne, dans la maison, ranime les brasiers qui bientôt pétillent, et la marmite, pendue à la crémaillère, fait entendre son premier clapotement, signal du repas du soir.

Désiré mangea en hâte et prit son fusil.

— Tu y vas ce soir ?

— Je n'ai pas eu le temps hier ; faut pas que Minard ne trouve pas sa surprise demain matin.

Minard est la garde du château dont le parc s'aperçoit à deux portées de fusil de la ferme du frère et de la sœur.

Depuis deux ans, c'était, entre ces deux hommes, une guerre acharnée, guerre de ruses des deux côtés, mais où, jusqu'ici, la victoire restait au braconnier ; braconnier, Désiré ne l'était pas dans le sens habituel du mot, et il ne l'eût jamais été sans l'incident qui mit le feu aux poudres.

Son service militaire accompli, Désiré Leroux avait repris sa place à la ferme paternelle ; intelligent et laborieux, il apportait à l'ouvrage des qualités de jeunesse et de vigueur qui, bientôt, amenèrent l'aisance ; puis, les parents disparus, il avait continué, avec sa sœur, l'exploitation du domaine, qui s'arrondissait chaque année.

Désiré Leroux, rangé comme une fille, n'allait jamais au cabaret ; il avait cependant une passion : la chasse. Mais, chez lui, cette passion était raisonnée, il ne prenait son fusil que le dimanche, ne sacrifiant jamais à son plaisir les heures plus utilement employées.

Tout alla bien au début, car il n'y avait pas de réserves dans le village ; mais, peu à peu, le châtelain voisin, empiétant tous les jours, affermant les terres environnantes, Désiré en fut réduit à un parcours de chasse assez restreint.

Ses terres à lui, il ne voulait pas les louer, malgré des offres très tentantes ; un bois minuscule, au milieu de la plaine, faisait surtout le désespoir du garde, qui ne pouvait empêcher lièvres et faisans de s'y réfugier et de devenir les victimes de l'adroite chasse.

Cependant, on s'observait de part et d'autre.

Il est fort probable qu'un disciple de saint Hubert aurait regardé d'un oeil de mépris le fidèle toutou de Désiré ; Phanor ne payait pas de mine ; impossible de lui donner une couleur ou de le rattacher à une race connue ; mais il fallait le voir, flairant chaque buisson, chaque touffe, malin comme un singe, et ne lâchant jamais le lièvre qu'il avait mis sur pied.

Or, un lièvre à des jambes pour courir, et, souvent, Phanor pénétrait à sa suite sur les terres du voisin. D'où colère de Minard, qui jurait que cela finirait, et finirait mal.

Un soir, Leroux eut beau siffler son chien ; il ne répondit pas à l'appel ; les jours suivants, pas de Phanor ; la pauvre bête gisait dans une marnière où son maître la trouva à demi décomposée.

— Qui a fait le coup ? se demanda Désiré.

Un nom vint à ses lèvres :

— Minard !... Mais, patience, je veux être sûr.

Si le fermier n'allait jamais au cabaret, Minard ne refusait pas, à l'occasion, de trinquer avec des amis ; un verre de trop délia la langue du garde, une parole imprudente, bientôt rapportée à Désiré, lui donna la certitude.

— Mon pauvre Phanor, tu seras vengé ! murmura-t-il.

Depuis ce jour, Minard trouvait, presque tous les matins, sur sa fenêtre, des dépouilles d'opimes dont il n'ignorait pas la provenance.

Il avait guetté, passé des nuits, impossible de surprendre l'habile braconnier, pas plus que de découvrir comment il arrivait à déposer, sur sa fenêtre, les preuves de ses exploits de la nuit.

Le gibier, cependant, se faisait plus rare chez le riche voisin qui ne cachait pas son mécontentement et accusait son garde de négligence ou d'incapacité.

Cette lutte, qui menaçait de dégénérer en drame, côtoyait, comme il arrive souvent dans la vie, une toute gracieuse idylle.

Ce soir-là, un peu après le départ du fermier, quelqu'un frappa à la porte.

— Bonjour, mademoiselle Jeanne, votre frère n'est pas là ?

— Non, fit-elle de la tête, en devinant toute rouge, qu'y a-t-il, monsieur Henri ?

— Rien de bon, malheureusement pour nous ; je voulais dire à votre frère que mon père a juré de le surprendre, coûte que coûte ; il y va de sa place, et je crains un malheur.

Le jeune homme s'était rapproché de la jeune fille.

— Oh ! mademoiselle Jeanne, qu'allons-nous devenir ; j'espère, cette fois encore, éviter une rencontre ; mais demain... après-demain ? Puis-je dire à mon père que je vous aime ? Si jamais il soupçonnait nos promesses, il me maudirait ; pourtant, Jeanne, vous serez ma femme, il le faut.

Pendant qu'il parlait, de grosses larmes coulaient lentement des joues de la jeune fille.

— Ne parlons pas de nous, monsieur Henri, jamais nous ne pourrions être heureux !

Puis, s'interrompant :

— Vous craignez un malheur, me disiez-vous ?

— De quel côté est votre frère ?

— Vers le bois de la Hucherie.

— C'est bien, j'y vais.

Et le jeune homme, ayant serré d'un élan passionné la jeune fille dans ses bras, partit en courant.

Le bois de la Hucherie était d'autant plus favorable à l'expédition du braconnier, qu'une série de petits bouquets permettait d'y accéder en se dissimulant progressivement.

Henri, sans ralentir sa course, eut bientôt atteint l'endroit où il pensait rencontrer le frère de sa fiancée.

Vainement, il explora les passages qu'il savait les plus favorables ; personne !

— Tant mieux, se dit-il, c'est un jour de gagné.

Il allait s'en retourner, quand, à quelques pas de lui, il entendit un léger bruit.

— Henri, c'est toi ?

— Ah ! quel bonheur, je vous trouve.

— Comment sais-tu que je suis ici ?

— J'étais allé chez vous pour vous prévenir, votre sœur m'a renseigné et me voilà.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon père veut absolument se venger ;

### FEUILLETON DU SUPPLEMENT ILLUSTRE du Petit Journal

— 22 —

## CATHERINETTE

### X. — INTERETS COMPOSÉS

(Suite)

Mlle Sophie s'était approchée du lit :  
— Désirez-vous quelque chose, mon cousin ?

Il fit : « oui », d'un signe de tête, essaya de parler, parut étouffer. La crise se calma, et il dit :

— De l'air !

Mlle Sophie ouvrit la fenêtre. Le vieillard la rappela :

— J'ai peur, dit-il, j'ai peur !

Elle s'appliqua à le rassurer, demanda la cause de sa peur.

— J'ai peur, expliqua-t-il, j'ai peur qu'il ne m'arrive comme à mon père.

D'en avoir tant dit, il perdit haleine. Les râles et les hiccups recommencèrent. Puis accalmie.

— Non, non, ce n'est pas possible, reprit-il, je vais déjà mieux, tu vois... Et puis non, je te dis, ce n'est pas possible !... Mon père avait quatre-vingt-treize ans, lui, et moi... je n'en ai pas encore quatre-vingt-

trois... N'est-ce pas, ma mie, que ce n'est pas possible ?...

— Quoi donc, mon cousin ? s'enquit-elle ingénument.

— Qu'il m'arrive comme à mon père.

Et Mlle Sophie demanda :

— Que lui est-il donc arrivé, à votre père ?

Le vieillard se contracta ; ses yeux s'agrandirent devant une vision d'épouvante :

— A mon père ?... Il est mort... Voilà... Mort !... Mais, non, ce n'est pas possible, je te dis ! Mon père avait quatre-vingt-treize ans... Et je n'en ai pas quatre-vingt-trois, moi !

Il ajouta presque tendrement :

— Et puis, il n'avait pas une bonne petite Sophie pour le soigner, mon père ! Oh ! non !... Il n'y avait que moi auprès de lui quand... ça lui est arrivé... Oh ! dis, dis ma mie, que tu me soignes toujours... Dis-le !

Ecoute... Tout bas... Penche-toi... plus près... plus près, plus près encore.

Elle se pencha docilement.

— Tout bas ! tout bas !... murmura le cousin. Il faut que personne n'entende et il y en a aux aguets, tu sais... Ecoute, ma mie, soigne-moi bien et tu seras récompensée, tu auras...

Il s'interrompit brusquement, hurla les lèvres tremblantes :

— Qui est là ?... Qui est là ?...

La surprise fut si vive chez la jeune fille qu'elle recula, hagarde, prête à crier, elle aussi.

— Mon cousin, qu'y a-t-il, mon Dieu ?

— Il y a, dit le vieillard épouvanté, il y a quelqu'un qui guette, qui écoute... Halte-là !...

Mlle Sophie se rassérénait.

— Non, mon cousin, il n'y a personne, je vous assure. J'ai fermé les portes moi-même et tiré les verrous.

— Regarde tout de même dans l'escalier, ma mie.

Pour le contenter, elle obéit :

— Il n'y a personne, bien vrai ?... Pousse le fauteuil contre la porte et ferme la fenêtre... car on pourrait nous entendre de la route.

Quand la jeune fille eut satisfait à ses désirs, elle fut rappelée au chevet du vieillard.

— Oui, ma mie, tu seras récompensée, poursuivit-il d'un ton de confiance. Tu auras tout ce que je laisserai quand... quand ça m'arrivera... Tu auras ma maison, ma mie, et puis bien autre chose avec... Cherche sous mon oreiller, il y a un trousseau de clefs.

Le cousin désigna une clef et dit à la jeune fille d'ouvrir le chiffonnier-secrétaire.

— Rabats la tablette... Apporte-moi le premier tiroir à gauche et donne-moi mes lunettes.

Il déplaça un papier.

— Tiens, lis avec moi... « Je soussigné, sain de corps et d'esprit... »

Mlle Sophie lut le testament d'après lequel son cousin la faisait sa légataire universelle.

— Tu auras la maison, ma mie, et puis... Il fut ressaisi de son inexplicable terreur, poussa le tiroir sous ses couvertures.

— Halte-là ! halte-là !... Il y a quelqu'un, je te dis !

— Mais non, mon cousin.

— Si c'était ce Chachagne...

— Je l'ai vu s'en aller tantôt, mon cousin.

— Es-tu bien sûre qu'il ne soit pas rentré pendant que tu avais le dos tourné ?

Il fallut encore que la jeune fille allât voir.

— C'est que ce Chachagne, vois-tu, il donnerait beaucoup pour savoir ce que je vais te dire... Il y a longtemps qu'il rôde autour de moi comme un chien autour d'un hérisson... Surtout, ne lui dis jamais rien, toi... ni à lui, ni à ta mère, ni aux autres, ni à personne. Jure-le, sur le bon Dieu...

Mais quand elle eut prêté serment, le vieillard fut saisi de scrupules.

— Après tout, fit-il soupçonneux, je ferai peut-être mieux de ne rien te dire.

— Comme il vous plaira, mon cousin.

— N'est-ce pas ? Ce serait bien plus sûr... D'ailleurs, je me sens mieux... Parbleu ! je n'ai pas quatre-vingt-trois...

Il ne put achever ; une nouvelle crise le suffoqua. Et, dans ce débat tragique, le vieillard présentait un aspect si hideux que, malgré son courage, la jeune fille dut détourner les yeux. Dans les convulsions, le cousin implorait Dieu, demandait merci.

— Assez ! assez, mon Dieu !... Je lui dirai tout, oui, je le promets, mon Dieu !...

L'accalmie se produisant, il tint sa promesse. Il indiqua une autre clef du trousseau et un tiroir secret de son secrétaire où Mlle Sophie trouva une antique serviette de maroquin. Le vieillard ouvrit la serviette et souleva une liasse de papiers.

Gustave GUESVILLER.

(La suite au prochain numéro.)

c'est de ce côté qu'il doit venir ; il n'hésitera pas à tirer sur vous.

— Oh ! oh ! fit le fermier, il pourrait bien lui en cuire de jouer à ce jeu-là ; je ne suis pas un assassin, mais s'il tirait sur moi, je ne le mangerais pas.

— Monsieur Désiré, vous ne ferez pas cela ; songez donc, ce serait notre avenir brisé ; nous sommes déjà si malheureux ; si nous n'avions pas l'espoir qu'un jour les choses s'arrangeront, vrai, je quitterai le pays et on ne me verrait jamais.

— Henri, tu es un bon garçon et je suis persuadé que Jeanne serait très heureuse avec toi, mais que puis-je faire ? Ce n'est pas moi qui ai commencé, et je ne m'arrêterai que lorsque ton père m'aura fait des excuses.

— Plusieurs fois, j'ai cherché à le rapprocher de vous ; je puis vous avouer, même, que, dernièrement, il m'a écouté sans se fâcher.

« — Je sais bien, m'a-t-il dit, que Leroux est un brave homme au fond, un rude travailleur ; mais pourquoi tue-t-il tout mon gibier pour venger un méchant chien qui ne valait pas quarante sous ? »

Je serais arriyé, je le pense, à lui faire faire, auprès de vous, une démarche loyale ; ce matin, notre maître lui a déclaré que s'il était incapable de vous empêcher de dépeupler sa chasse, il trouverait un autre garde plus habile que lui.

A l'idée d'être renvoyé, lui qui est dans la propriété depuis quarante ans, il s'est mis dans une colère épouvantable, a juré qu'il aurait le dernier mot ; c'est pour cela que je suis venu vous avertir.

Pendant que les deux hommes causaient, un rayon de lune fit briller, à travers les arbres, le canon d'un fusil.

— C'est mon père ! s'écria Henri.

Et, sans réfléchir qu'il était plus prudent de rester immobile, il se dirigea en rampant vers l'un des taillis voisins ; à deux pas de ce taillis, il se redressa pour écarter les branches ; au même moment un coup de feu retentit, et une masse s'effondra sur le sol.

Un cri s'éleva dans la nuit :

— Malheureux, tu as tué ton fils !  
Le garde, hébété, resta immobile, tandis que Leroux s'occupe de porter secours à la victime.

Le jeune homme est évanoui, la face contre terre ; Désiré s'approche, le palpe de tous côtés, le soulève ; une jambe pend inerte.

— Pourvu qu'il n'ait pas autre chose d'atteint ; une jambe, ça se raccommode !

Minard, en chancelant, s'est rapproché du corps de son fils que le fermier, sans s'inquiéter de lui, charge sur ses épaules.

— Mon pauvre enfant, je l'ai tué, il est mort ! Oui, je suis un misérable ! Je dois me faire justice.

Leroux avait vu le geste, et prompt comme l'éclair, il détourna l'arme qui partit en l'air, puis brusquement :

— Suivez-moi... assez de malheur comme cela pour aujourd'hui !

Henri s'était ranimé.

— Que je souffre, murmura-t-il.

— Courage, mon ami, l'amour de Jeanne sera le meilleur remède.

— Jeanne ! soupira le jeune homme.

Et, de nouveau, il s'évanouit.

Minard a pris sa retraite ; il habite, avec son fils et Jeanne, la ferme que leur a cédée Désiré, maintenant garde en chef et régisseur du château.

De braconniers on n'en parle plus dans le pays ; mais le vieux Minard y songe parfois, alors il ne peut s'empêcher de dire à son ancien ennemi :

— Tout de même, vous m'en avez joué des tours. Mais comment diable faisiez-vous, pour ?...

— Voyez-vous, père Minard, à la chasse comme ailleurs, tout est de saisir le moment.

Et l'opportuniste sans le savoir suivait d'un regard distraité les flocons nuageux de sa pipe, pendant qu'un sourire malicieux s'esquissait sur ses lèvres.

Camille GRAMACCINI.

## Le cocher récalcitrant

Rue du Faubourg-Saint-Denis, presque au coin de la rue du Château-d'Eau. Un fiacre stationne devant la gigantesque porte cochère d'une de ces industrielles maisons qui sont de véritables cités.

Assis sur son siège, le cocher s'absorbe dans la lecture de son journal, tout en savourant un dpre soulados.

Paraît un bourgeois qui sort de la maison et, précipitamment, se rue vers la portière du fiacre.

LE VOYAGEUR. — Cocher... maintenant, 74, rue de Javel !

Le cocher, brusquement arraché à sa lecture, a un haut-le-corps des plus significatifs.

LE COCHER. — Hein ?

LE VOYAGEUR. — Vite... vite... Je suis pressé... 74, rue de Javel !

LE COCHER, reprenant ses esprits. — Non, mais, alorssss, quoi !... J'vas-t'y tout d'mém' m'balader tout' la journée sans m'coller un ordinaire et un' chopine sous la dent !... Non ! non ! non ! j'march' pus !

LE VOYAGEUR, froidement. — Vous dites ?

LE COCHER. — J'dis qu' j'veux pus vous conduire... na, c'est-y carré ?

LE VOYAGEUR. — Et pourquoi ?

Tant de froideur exaspère le cocher ; aussi, descendant d'un bond de son siège, il se met à hurler.

LE COCHER. — Comment ça, pourquoi ? V'là qu'il est quatre heures de l'après-midi, et, que d'puis neuf heures et quart du matin, j'vous balade dans tous les coins de Paris sans seulement prendre le temps de m'coller une chopine et un ordinaire dans l'fusil ?

En vain le voyageur essaye-t-il de parlementer et de faire comprendre au cocher que d'aller au 74 de la rue de Javel sera la dernière course ; buté, le cocher résiste et ne veut à aucun prix véhiculer de nouveau son noble client.

LE COCHER, inébranlable. — Vous pouvez m'dire c'que vous voulez... j'marche pas... j'ai les pieds tuyautés !

Cette discussion a attiré l'attention d'un certain nombre de personnes qui, intéressées, par badauderie, forment maintenant, autour des deux interlocuteurs, un rassemblement qui ne fait que s'accroître.

LE VOYAGEUR, voyant qu'il n'y a rien à tirer de la bonne volonté du cocher, se décide à employer les grands moyens. — Eh bien ! soit, puisque vous ne voulez pas me conduire au 74, rue de Javel, je ne vous paierai pas !

LE COCHER, dont la figure s'empourpre violemment. — Vous ne me paierez pas ?

LE VOYAGEUR, hardiment. — Non !

LE COCHER, hurlant. — Brigand ! voleur !... Sale anarchiss !... Espion !... Comment ! tu n'veux pas m'payer, bandit, misérable, assassin !

Maintenant, le rassemblement est devenu énorme, à tel point que la circulation des piétons et des voitures est fortement compromise. Aussi les cochers échantent-ils force attrapades.

UN AGENT, paraissant. — Allons... allons... circulez... circulez... qu'est-c'qu'y a ?... allons, circulez !

Il tire son carnet de sa poche.

LE COCHER, furieux, mais poli, car il désire se concilier le représentant de l'autorité. — V'là, monsieur l'agent... écoutez-moi bien... C'est monsieur qu'j'ai chargé c'matin, à neuf heures et quart, au boulevard Raspail...

Et il raconte à l'agent impassible l'itinéraire du voyageur, jusqu'à sa dernière course, ici, rue du Faubourg-Saint-Denis. De temps en temps, il se tourne vers la foule pour y recueillir un assentiment qui lui est généralement chaleureusement accordé par un jeune mitron, lequel ne connaît rien du tout de l'affaire.

L'AGENT. — Eh bien... après ?

LE COCHER. — Et puis après ? V'là-t'y pas que c'client-là (il montre le voyageur) veut encore que j'le mène rue de Javel, au 74...

UN APPRENTI TYPOGRAPHE, dans la foule. — Quelle canaille !

LE COCHER, continuant. — Alorssss, comm' j'veux pas, vu que j'suis d'puis c'matin

neuf heures à sec et à jeun, v'là-t'y pas qu'y n'veut pas m'payer !... (Férocement.) Mais tu m'paieras, gredin. (Il montre le poing au voyageur.)

UN VIEIL IVROGNE, qu'exaspère l'impeccable chapeau haut de forme du voyageur. — A l'eau, l'bourgeois !

LE VOYAGEUR, que cette scène ennue. — Mais non, cocher, vous vous trompez... Je n'ai jamais refusé de vous payer... (Il fouille dans son porte-monnaie et en retire trois pièces de cinq francs qu'il tend à l'automédon.) Tenez... voilà vos sept heures de course, plus vingt sous de pourboire... Mais laissez-moi vous dire que vous êtes un malotru !

Et le voyageur se perd dans la foule.

UN VOYOU, au cocher. — Comment ? tu t'laisses insulter par c'typ'là ?

L'IVROGNE. — C'est donc qu't'as pas d'sang dans les veines ?

LE COCHER, dont l'amour-propre se trouve froissé par ces deux exclamations. — Vous allez bien voir si j'ai peur !

Et il se rue, à travers la foule, dans la direction par où le voyageur s'est esquivé.

UN PEINTRE EN BATIMENT, qui veut plaisanter. — Bien sûr, qu't'as peur du bourgeois !

LE COCHER, au paroxysme de la colère. — Répète-le donc un peu... et tu vas voir si je n'te flanqu' pas un' pile à toi, espèc' de barbouilleur !

LE PEINTRE EN BATIMENT. — Oui, t'as eu l'trac !

Le cocher, les poings serrés, se rue sur le peintre en bâtiment, mais il se trouve que le barbouilleur est doté de muscles incontestablement supérieurs à ceux de son adversaire ; aussi, l'automédon reçoit-il une maîtresse raclée, après laquelle, d'un vigoureux coup de pied quelque part, le susdit peintre envoie le cocher tremper une soupe dans le ruisseau.

LE COCHER, se relevant péniblement. — Ah ! ah ! bougre de brute !... Faut-il qu'vous soyez lâche pour frapper un pauvre être chétif !... (Rageur.) Mais si j'avais été l'pus fort, j't'en aurais fichu des beignes ! La foule s'esclaffe.

L'AGENT, au cocher. — Allez, allez, fichez-moi l'camp... Et dépêchez-vous ou j'vous flanque un procès-verbal !

Le cocher remonte sur son siège et, geignant, s'éloigne au milieu des rires.

Delphi FABRICE.

## TANTE ANNETTE

En famille, on l'appelait tante Annette, et Annette tout court devant le monde, car, bien qu'elle fût réellement alliée aux Jacotte, elle leur tenait lieu de servante aux yeux des visiteurs, qui ne savaient rien de son origine. C'était à elle qu'incombait tous les travaux du ménage. En échange de l'hospitalité qu'on lui donnait, Madame et ses deux filles ne se faisaient pas faute de la diriger durement.

Tante Annette habitait là, depuis trente ans. A la mort de son père, s'étant trouvée seule au monde (elle avait bien un frère, mais il avait quitté le pays de bonne heure, sans jamais plus y revenir), elle avait demandé asile et protection à son cousin, fonctionnaire cossu et bien renté de Valenciennes, la ville voisine.

Pas méchant au fond, ce dernier l'avait accueillie ; mais sa femme, avare et haineuse, ne voulant pas d'une parente pauvre, avait exigé, dès le début, que l'orpheline passât pour étrangère à la maison, y tint simplement la place d'une bonne ; de cette façon, la dignité restait sauve. L'humble cousine n'avait pas accepté sans larmes ni sans révolte intérieure cette offre impitoyable. Mais qu'eût-elle fait, sans ressources ? N'eût-elle pas été obligée, pour vivre, de chercher ailleurs une situation analogue, chez des gens qui, peut-être, l'eussent traitée avec moins d'égards encore ? Elle avait donc cédé, si pénible que cela lui parût, les premiers jours. Puis, la naissance des deux enfants l'avait consolée. Elle s'était mise à les aimer profondément, à entourer de soins affectueux leurs sourires à la vie, à sécher leurs larmes, à égayer, à gâter ces petites âmes innocentes, si mignonnes et si

roses, à leur balbutier des mots inexprimables, pleins de baisers.

Plus tard, il est vrai, la mère avait souffert à cette affection — la jalouse — Blanche et Jenny : elle craignait qu'Annette prit trop d'empire sur les fillettes. Plus tard encore, celles-ci étaient entrées au pensionnat pour en sortir, quelques années après, de grandes demoiselles, élégantes et fières, conscientes du haut rang qu'elles occupaient non moins que de la distance énorme qui les séparait d'Annette.

Pauvre tante Annette ! Elle touchait maintenant à la soixantaine, affaiblie et tremblante, les yeux un peu las d'avoir secrètement versé tant de pleurs pour les rebuffades essuyées, le dos voûté de s'être pliée sans répit à tous les gros ouvrages. Chétive et triste, elle s'effaçait, plus que jamais confinée dans sa cuisine, attentive à ne pas déplaire à ses maîtresses. Mais avec l'âge, la maladresse lui venait ; elle ne pouvait, malgré sa bonne volonté, travailler comme autrefois. Il lui arrivait de laisser choir les plats, de mettre le service tout de travers.

— Elle n'est bonne à rien, assurait chaque soir Mme Jacotte à son mari. Voilà qu'à présent elle désorganise la maison. Il faudra sérieusement songer à la placer ailleurs.

— C'est le seul parti à prendre, affirmait Blanche, car réellement elle est insupportable.

— C'est vrai, reprenait Jenny. Elle m'a grée toujours, dès qu'on lui parle.

Assailli, pressé de trois côtés à la fois, le père de famille, bon gré mal gré, dut se mettre en quête d'une retraite pour tante Annette.

Il l'expédia un beau matin, au grand contentement des trois femmes, à Bruges, pour que, moyennant une rente minime à servir à la communauté, elle y finit ses jours en paix dans un béguinage.

La mélancolique Venise du Nord, avec son aspect de reine déchuë, avec ses canaux d'eau lente où se réfléchit les aiguilles de multiples clochers aux tintements discrets, si discrets qu'ils ont peur, croirait-on, de troubler le silence ambiant, devait convenir à ce déclin de vie, solitaire et sombre, et atténuer, en l'absorbant dans sa tristesse séculaire, l'amertume d'Annette.

De fait, au bout de quelques semaines, elle se mêla aux théories de béguines en mantes grises, qui vont quotidiennement, ombres paisibles, réciter le rosaire à l'église du Saint-Sang.

Et les mois passaient ainsi, tous pareils dans Bruges-la-Morte, aux rues mornes, où croissent par endroit des herbes, tandis qu'agonise, au loin, une note de carillon, ou qu'une brune maussade atteste la détresse éternelle du ciel de Flandre.

Cependant, chez les Jacotte, tout n'allait pas pour le mieux. Les parents, dans le but louable de marier leurs filles, avaient multiplié les dépenses, sans compter. Ils avaient donné, à des invités de marque, des fêtes splendides dont la presse locale avait célébré le luxe, sur un mode dithyrambique.

Non seulement les époux n'avaient pas répondu à ces avances, ainsi qu'il l'eût fallu, mais, pour comble de malheur, ce train de maison avait porté une sérieuse atteinte aux finances du fonctionnaire. Quelques mauvaises spéculations en Bourse achevèrent de désorienter le budget, lequel ne s'appuya désormais que sur le traitement, respectable mais insuffisant quand même, de M. Jacotte. Aussi, après les soirées de gala où se prodiguaient, dans une exhibition de toilettes somptueuses, les rires et les paroles aimables, entendait-on en famille les pires récriminations. Car les questions d'argent ont ce triste privilège de semer la tempête autour d'elles.

Les Jacotte n'étaient plus heureux. Les femmes surtout s'exaspéraient de ne pouvoir contenter leur coquetterie immodérée. Le père, maintenant retiré, dirigeait tant bien que mal la barque du foyer, avec les maigres ressources dont il disposait.

De tante Annette, il n'avait plus été ques-

### PIÈCES A DIRE

## LES PRUNES

par Alphonse DAUDES

I

Si vous voulez savoir comment  
Nous nous aimâmes pour des prunes,  
Je vous le dirai doucement,  
Si vous voulez savoir comment,  
L'amour vient toujours en dormant,  
Chez les bruns comme chez les brunes ;  
En quelques mots voici comment  
Nous nous aimâmes pour des prunes.

II

Mon oncle avait un grand verger  
Et moi j'avais une cousine ;  
Nous nous aimions sans y songer,  
Mon oncle avait un grand verger.  
Les oiseaux venaient y manger,  
Le printemps faisait leur cuisine ;  
Mon oncle avait un grand verger.  
Et moi j'avais une cousine.

III

Un matin nous nous promenions  
Dans le verger, avec Mariette ;  
Tout gentils, tout frais, tout mignons,  
Un matin nous nous promenions.  
Les cigales et les grillons  
Nous fredonnaient une ariette ;  
Un matin nous nous promenions  
Dans le verger avec Mariette.

IV

De tous côtés, d'ici, de là,  
Les oiseaux chantaient dans les branches.  
En si bémol, en ut, en la,  
De tous côtés, d'ici, de là.  
Les prés en habit de gala  
Étaient pleins de fleurettes blanches.  
De tous côtés, d'ici, de là,  
Les oiseaux chantaient dans les branches.

V

Fraîche sous son petit bonnet,  
Belle à ravir, et point coquette,  
Ma cousine se démenait,  
Fraîche sous son petit bonnet.  
Elle sautait, allait, venait,  
Comme un volant sur la raquette ;  
Fraîche sous son petit bonnet,  
Belle à ravir et point coquette.

VI

Arrivée au fond du verger  
Ma cousine lorgne les prunes ;  
Et la gourmande en veut manger.  
Arrivée au fond du verger,  
L'arbre est bas ; sans se déranger  
Elle en fait tomber quelques-unes ;  
Arrivée au fond du verger,  
Ma cousine lorgne les prunes.

VII

Elle en prend une, elle la mord,  
Et, me l'offrant : « Tiens !... » me dit-elle.  
Mon pauvre cœur battait si fort,  
Elle en prend une, elle la mord.  
Ses petites dents sur le bord  
Avaient fait des points de dentelle...  
Elle en prend une, elle la mord.  
Et, me l'offrant : « Tiens !... » me dit-elle.

VIII

Ce fut tout, mais ce fut assez ;  
Ce seul fruit disait bien des choses  
(Et j'avais su ce que je sais l...)  
Ce fut tout, mais ce fut assez.  
Je mordis, comme vous pensez,  
Sur la trace des lèvres roses ;  
Ce fut tout, mais ce fut assez ;  
Ce seul fruit disait bien des choses.

IX

Oui, mesdames, voilà comment  
Nous nous aimâmes pour des prunes ;  
N'allez pas l'entendre autrement ;  
Oui, mesdames, voilà comment.  
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes  
Le comprenaient différemment,  
Ma foi, tant pis ! voilà comment  
Nous nous aimâmes pour des prunes.

Alphonse DAUDES

Dans le prochain numéro :

### LE ROITELET

par Emile BLEMONT



tion depuis son départ. Vivait-elle encore ? On eût été en peine de l'assurer.

Sur ces entrefaites, M. Jacotte reçut un matin la visite d'un notaire parisien qui venait s'enquérir de tante Annette.

— J'ai appris qu'elle habite chez vous, dit le visiteur. Vous pourrez donc la préparer à la nouvelle...

— Quelle nouvelle, si l'on peut savoir ?

— La mort subite de son frère, au Havre.

— Ah ! oui, elle avait en effet un frère ; mais ce deuil la touchera peu. Pensez donc, monsieur, ce coquin-là n'a jamais rien fait, si ce n'est du tort à sa famille. A dix-huit ans, il est parti à l'étranger, sans sou ni maille, en véritable aventurier, sans jamais s'inquiéter du sort des siens. Un triste sire, à coup sûr !

— En ce cas, répartit le notaire, c'est heureux pour sa mémoire qu'il soit mort millionnaire.

— Vous... vous dites ? fit M. Jacotte, d'une voix étranglée.

— La vérité même. Il a fait fortune complète en Louisiane, mais il est mort, en débarquant au Havre, voici huit jours.

— Ah ! ma femme, Blanche, Jenny ! cria le vieillard, en se précipitant, fou de joie, dans l'autre pièce.

Bientôt après, la famille réunie entendait, de la bouche du notaire, confirmation de la grande nouvelle et lisait curieusement le précieux document établissant l'état de fortune du défunt.

— Mais, hasarda le notaire, faites donc venir mademoiselle Annette.

Ce bout de phrase rappela les Jacotte à la réalité.

— Vous lui êtes apparentés, je crois ? Puisqu'elle est encore en vie, réjouissez-vous sans réserve, car l'Etat seul eût hérité, à défaut d'elle.

Les Jacotte tremblèrent, pâlirent, rougirent tour à tour.

— Elle est absente en ce moment, reprit le père. Mais elle sera ici après-demain, car je me prépare justement à l'aller chercher.

— Vous pouvez tout lui dire, acheva le notaire en se retirant. Veuillez d'ailleurs lui remettre cette lettre qui explique tout.

Une heure après, à toute vitesse, le train emportait vers la Belgique l'ancien fonctionnaire. La cité flamande ne lui communiqua rien de son étrange et captivante beauté. Il passa, sans le voir, près du beffroi. Il ne comprit rien à la torpeur glauque des eaux, sous les ponts déserts, non plus qu'au vol muet des oiseaux, au bord des toits. La chanson des cloches, au-dessus des maisons à volets mi-clos, lui sembla monotone comme un glas... le glas, peut-être, de ses souvenirs intimes.

Ce fut haletant, brisé, le cœur serré d'un cruel pressentiment, qu'il entra au béguinage. O bonheur ! Tante Annette vivait encore. Vite, il se précipita au télégraphe, pour rassurer, par quelques mots rapides, sa femme et ses filles.

Ensuite, il revint parler à sa cousine, bien portante et propre sous la mante des béguines. Elle lut la longue épître notariale et accorda les derniers pleurs de ses yeux fatigués à ce frère qu'elle avait si peu connu.

— Vous reviendrez avec moi, tante Annette. La famille vous attend avec impatience. J'ai promis de vous ramener. Du reste, le notaire compte vous voir prochainement à la maison.

— Non, non ! fut la réponse, douce autant que ferme. J'écrirai au notaire, puisqu'il le faut. Je ferai dire des messes pour mon frère, mais ne me demandez rien d'autre. Je ne veux pas quitter le béguinage.

— Oh ! tante Annette, pouvez-vous dire ?

Toujours vivre dans cette ville triste... — J'y suis accoutumée depuis longtemps, fit-elle avec un fin sourire. C'est peine perdue que de vouloir insister...

M. Jacotte dut rentrer seul, la mort dans l'âme, à Valenciennes. Sa femme et ses filles renouvelèrent la tentative une, deux, trois, quatre fois, et firent le voyage sans plus de chance. Tante Annette demeura inébranlable. Comme on l'eût choyée pourtant au foyer qu'elle avait dû quitter !

Son refus catégorique ne laissa pas que de créer à la famille Jacotte des perplexités sans nombre, des alternatives d'espoir et de désespoir.

Tante Annette se vengeait à sa façon, laissant à ses cousins le temps de pleurer les torts qu'ils avaient eus à son égard.

Mais, bonne et généreuse, quand elle sut leur condition précaire, elle fit taire sa petite rancune et les aida sans récriminer.

Bruges, la reine silencieuse des Flandres, pitoyable à toutes les détresses, peut-elle, quand la paix glisse le long des berges recitilignes où tombe, à rythmes doux, des carillons anciens, inspirer autre chose que le pardon ?

FERNAND BERNARD.

## LE JOLI N° 14

Désiré Pantois avait vingt ans, la tournure aimable, la parole difficile, l'âme ingénue et les cheveux blonds.

Sa timidité était extrême. Ses parents l'avaient attendu pendant dix années, tant l'enfant avait balancé pour venir au monde, et ce monde, dans lequel il se trouvait un peu malgré lui, l'épouvantait maintenant qu'il se voyait forcé d'y jouer un rôle. Rôle très modeste, il est vrai, mais cepen-

dant bien considérable pour son caractère naïf et timoré.

Sa nourrice, personne de poids, fut la première à efforcer le jeune Désiré. Quand elle s'efforçait de remplir les devoirs de sa charge, il se reculait avec épouvante et, de crainte, il se taisait, contrairement à l'habitude des enfants qui semblent mis sur la terre, on le sait, uniquement pour salir des langes et hurler à pleine gorge.

Quand il fut en âge d'aller à l'école, il crut mourir de honte. Elève studieux, il savait toujours exactement ses leçons, mais la peur d'entendre sa propre voix résonner dans le silence muselait ses meilleures intentions et le condamnait à être considéré à l'égal des paresseux et des cancre. Il devint ainsi fort instruit, mais personne n'en sut jamais rien. Ses camarades le traitaient comme un simple d'esprit.

Désiré, au fond de son âme, était très malheureux.

Il sentait pertinemment le ridicule de sa timidité, prenait à chaque instant des résolutions de bravoure et, chaque fois, souffrait de se voir plus mou, plus humble et plus lâche que jamais.

M. Pantois père, qui exerçait, au n° 12 de la rue Vide-Gousset, un commerce fort achalandé d'épicerie, se lamentait d'avoir un fils de cette sorte. Il aurait voulu s'adjoindre cet héritier et l'initier de bonne heure au secret des conserves, biscuits, café, chocolat, bonbons et autres produits alimentaires. Hélas ! la seule fois qu'il, en tenta l'essai, il en résulta trois bœufs cassés, des balances faussées et un livre de thé fin répandu par terre.

M. Pantois père s'en tint là. M. Pantois fils revint à ses anciennes habitudes.

Muni de quelque argent de poche, dont il n'usait jamais, le jeune Désiré errait, le jour, entre les quatre murs de sa chambre, le soir, à travers les rues désertes et silencieuses. A la voir passer, craintif et léger, la police s'inquiétait parfois, songeant aux exploits habituels des cambrioleurs. Mais Désiré, heureusement, avait l'âme trop ingénue pour se rendre compte de tels scupçons, et il s'en allait, au clair de lune, ainsi qu'un Pierrot tombé du ciel, dépaycé, hésitant et peureux.

Or, un dimanche de printemps, le désir le prit soudain d'aller respirer, avant le coucher du soleil, l'air attiédi du crépuscule. Malgré les promeneurs qui remplissaient encore les rues, il fila le long du trottoir, faisant attention à ne bousculer personne, prenant garde aux chiens tenus en laisse, aux enfants jouant au cerceau, aux étalages de fleuristes, muet et effarouché comme un souris hors de son trou.

Il ne connaissait pas bien Paris et allait, droit devant lui, au hasard de l'inspiration. Un moment, il songea à questionner un sergent de ville, mais ce représentant de l'autorité avait des moustaches si noires et des sourcils à ce point broussaillés que Désiré s'abstint de toute question. Il continua sa route.

L'atmosphère était chargée d'odeurs lointaines de verdure et de parfums équivoques venus des ruisseaux. On entendait échanger des propos d'amour et crier les journaux du soir. Les becs de gaz s'allumaient. Désiré sentit dans son cœur un vague émoi, douloureux et délicieux en même temps.

Mais les instants avaient passé. Il était tard. Désiré, poussé par la faim, eut, pour la première fois de sa vie, de la hardiesse et entra dans un restaurant. Poussé, bousculé, cahoté, il s'effondra devant une table et attendit.

Bientôt une jeune personne s'approcha de lui.

Elle avait vingt ans (ou en avait l'air), le sourire agréable, les joues roses et le nez retroussé. De ses trente-deux dents bien nettes, elle souriait. Sur ses cheveux bruns, un petit bonnet blanc se pavanait, et sur sa poitrine, une rondelle de métal portait ce chiffre : 14.

Désiré, très ému, la regardait et ne disait rien.

Alors la jeune fille, de la façon engageante d'une amie qui murmure : « Comme c'est gentil à vous d'être venu ! » lui jeta ces mots :

— Blanc ou rouge ?

Désiré, de plus en plus ému, répondit en balbutiant :

— Les deux !

La jeune personne sembla d'abord étonnée, mais ajouta ensuite négligemment :

— Ce sera cinquante centimes de supplément.

Et elle s'enfuit parmi les rangs pressés de tables et de chaises.

Jamais, jusqu'à ce jour, Désiré ne s'était senti troublé à ce point. Tout en dépliant sa serviette, il essayait d'analyser les sentiments confus qui bouillonnaient en lui. Le printemps, la douceur du soir, cette jeune fille, le petit bonnet, le n° 14, tout cela dansait dans sa tête comme des grains de plomb dans un tambour.

Elle revint, apportant vin blanc et vin rouge, déboucha soigneusement les bouteilles et questionna :

— Saint-Germain ou consommé ?

— Les deux ! répondit Désiré, incapable de réfléchir.

— Ce sera cinquante centimes de supplément !

... Comme elle avait dit cela d'une façon charmante ! Sa voix était un enchantement,

son sourire une caresse. Le jeune homme, impatient de la voir revenir, regardait de tous côtés. Il se rendait compte, en lui-même, une révolution se produisait et que l'heure était grave.

Du bout des lèvres, Désiré goûta aux deux potages, puis laissa tomber sa cuiller et attendit. Enfin, après un moment qui lui parut un siècle, elle revint. Toujours souriante, elle se pencha sur la table et dit :

— Vous avez choisi ?

Désiré voulut répondre quelque chose de définitif, quelque chose qui révélât son état d'âme. Il ouvrit la bouche, balbutia, s'arrêta rougissant, puis, prenant son courage à deux mains, jeta ces mots :

— Donnez-moi ce que vous voudrez !

Elle le servit. Désiré mangea sans se rendre compte de ce qu'il avalait. Puis, de nouveau, il s'abîma dans ses réflexions. Bientôt une lueur traversa son esprit, il s'expliqua son trouble.

Il aimait, oui, il aimait le joli n° 14.

Cette découverte d'un sentiment jusqu'alors inconnu, contrairement à ce qu'il en attendait, l'enhardit un peu.

Or, puisqu'il aimait ces vingt ans, ce sourire agréable, ces joues roses, ce nez retroussé, il fallait le leur dire.

— Ah ! comme l'amour est compliqué ! s'écrit-il. Jamais je n'oserais avouer ce qui se passe en moi !

Pendant la suite du repas, il chercha vainement dans sa tête un subterfuge favorable. A chaque plat que le n° 14 apportait, il acquiesçait, mais n'osait prendre la parole.

— Salade ou entremets ?

Il voulut répondre : « Non, ce n'est pas cela que je veux ! » mais, malgré ses efforts, il ne parvint à murmurer que ces mots :

— Les deux !

Et la conclusion fut inévitable :

— Ce sera cinquante centimes de supplément !

Ah ! son petit nez ! ses joues roses ! son sourire ! sa jeunesse ! Désiré en était fou. Et puis, cette façon délicieuse de porter les assiettes, de présenter fourchettes et couteaux, de passer la corbeille à pain, comme tout cela était bien pour faire perdre l'esprit !

Cependant, les instants fuyaient.

Tout à l'heure, il faudrait quitter ce restaurant, revenir chez M. Pantois père, ne plus jamais revoir, peut-être, ce joli n° 14, pour qui un cœur de vingt ans avait battu pour la première fois ! Cette pensée désespéra M. Pantois fils. Non, il ne pouvait la quitter ainsi, il fallait parler, lui dire qu'il l'aimait ! Il le fallait tout de suite...

Elle revenait, demandant de son plus gracieux sourire :

— Et, maintenant, que désirez-vous ?

Désiré fit un grand effort, il la fixa bien en face et affirma avec autorité :

— Vous !

— S'il vous plaît ?

Elle le regardait avec de tels yeux que Désiré faiblissait. Il répéta, mais à peine distinctement :

— Vous...

— S'il vous plaît ?

Alors, vaincu, il balbutia :

— Vous... me donnez l'addition !

C'était fini ! Toute son audace était en fuite ! Jamais plus il ne lui parlerait, jamais plus il ne la verrait !

Machinalement il paya, prit son chapeau et sa canne et se dirigea vers la porte.

Depuis que Désiré était revenu de son escapade printanière, M. Pantois père ne comprenait rien à la conduite de son fils et se perdait en conjectures sur la folie dont il pouvait être atteint.

Le jeune homme, en effet, semblait hors de son bon sens. Sur les murs de sa chambre, il avait crayonné de tous côtés un chiffre : 14. Ce chiffre, on le rencontrait partout, sur les cornets de l'épicerie, sur les factures, sur les journaux ; 14, comme un signe fatidique, revenait à tout instant. Des journées entières, Désiré s'occupait à le composer avec des bouts d'allumettes, des morceaux de macaroni ou de la ficelle.

C'était une obsession.

En vain on le questionnait. Désiré rougissait mais ne répondait pas.

Or, M. Pantois père ayant cru, une nuit, entendre son fils appeler, se leva et vint écouter à sa porte. Une voix languoureuse murmurait :

— Ah ! cher n° 14, comme tu es jolie, jolie, jolie !

M. Pantois père se tapa le front :

— Mon fils, parbleu, est amoureux !

Et il retourna se coucher, fort perplexé. Quel était ce n° 14 dont Désiré était à ce point occupé ? Grave problème, angoissant mystère !

Toute la nuit, il y songea.

Evidemment, le n° 14 en question devait posséder un nom un peu plus explicite. On ne s'appelle pas n° 14 tout court. Alors, qui était-ce ? Jeune fille, femme ou veuve ? Il fallait, au plus vite, élucider ce point. Il serait toujours temps, après, d'adopter une solution convenable à la crise dont souffrait le jeune homme.

M. Pantois père, à force de se creuser la tête, crut à la fin trouver le mot de l'énigme.

Au n° 14 de la rue Vide-Gousset, côte à côte avec l'épicerie, habitait une papetière jouissant de la meilleure renommée. Veuve depuis de nombreuses années, Mme Balancuir défrisait la quarantaine et possédait

la grâce apoplectique d'un jeune pachyderme. Affalée sur son comptoir, on la voyait tout le jour sourire aux acheteurs, et sa bonne humeur était intarissable, car ses affaires étaient prospères, sa clientèle fidèle et Gritou, son chat, le plus joli de tous les chats.

De Mme Balancuir, évidemment, Désiré était amoureux !

Le lendemain matin, dès qu'ils se trouvèrent face à face, M. Pantois père dit à M. Pantois fils :

— Je sais tout !

L'autre rougit incontinent.

— Oui, je sais tout ! Tu aimes le n° 14 !

— C'est vrai ! parvint à balbutier le jeune homme.

— Eh bien ! tu l'épouseras ! C'est une femme d'une réputation inattaquable. Son commerce va fort bien. Elle a des économies. Son caractère est sérieux et pondéré. Bref, tu ne pouvais mieux choisir et je te félicite !

Désiré n'en pouvait croire ses oreilles.

— Assurément, poursuivait le père, Mme Balancuir n'est plus de la première jeunesse, mais cela est préférable pour toi. Elle te conduira dans la vie et tu seras heureux sous sa protection.

Désiré fit : « Pouf ! » sur le parquet. Il était évanoui.

— C'est la joie ! s'écria M. Pantois.

— C'est l'amour ! dit Mme Balancuir lorsqu'elle fut mise au courant de ces événements et eut consenti à se laisser faire la cour.

Car elle ne s'attendait pas à pareil événement ; mais comme, après tout, elle ne manquait pas de prétentions, la perspective d'un nouveau mariage n'était pas pour l'effrayer.

Quant au jeune homme, il n'eut jamais la force de protester. On est timide ou on ne l'est pas !

Et c'est ainsi que Désiré Pantois, qui avait vingt ans, la tournure aimable, la parole difficile, l'âme ingénue et les cheveux blonds, lia pour jamais sa vie aux quarante ans passés, à la forte corpulence et à la papeterie de Mme veuve Balancuir.

Roger Régis.

## CONSEILS PRATIQUES

### La beauté des mains.

Toutes les femmes qui ont un véritable souci d'élégance savent que les soins des mains ont une grande importance : le charme de la main est réel et captivant. Il arrive souvent que l'on oublie qu'un visage est sans beauté, rien qu'à suivre des yeux les gestes harmonieux d'une main fine, blanche et bien proportionnée. Qu'on ajoute, à cela, que la mode du baise-main est fort en honneur aujourd'hui, et l'on comprendra mieux qu'il n'est pas indifférent de donner quelque attention à cette partie de notre personne.

Quand on s'occupe des travaux du ménage, il est absolument indispensable de se garantir les mains ; des gants larges et de grosse peau conviennent parfaitement ; il est préférable de choisir, pour cet usage, des gants en peau lavable que l'on nettoie facilement soi-même. Il ne faut pas du tout s'imaginer qu'il y a une sorte de prétention et de ridicule à se garantir ainsi les mains. En Angleterre, la plupart des paysannes ne se livrent aux travaux des champs que les mains recouvertes de solides gants en peau de buffle : elles n'en sont, pour cela, ni moins actives, ni moins adroites.

Quand les mains sont rouges, sujettes aux engelures et aux gerçures, il faut tous les soirs, en se couchant, les frictionner avec du glycérolé d'amidon et les recouvrir ensuite d'une paire de gants.

On les lavera toujours à l'eau bien chaude ; les ongles seront très soigneusement brossés ; la brosse doit les nettoyer assez parfaitement pour que le cure-ongle devienne inutile. Si, toutefois, celui-ci était nécessaire, il sera en os ou en ivoire, mais jamais en métal. A plus forte raison, ne se nettoiera-t-on jamais l'intérieur des ongles avec la pointe de ciseaux ou une épingle. Outre que l'on risque de se blesser, on raye l'ongle et on lui enlève son émail. Tous les jours, avec la spatule qui forme le haut du cure-ongle, on repousse soigneusement les petites peaux qui tendent à envahir la base des ongles ; avec la lime, on égalise soigneusement leur pointe que l'on arrondit en amande ; grâce à cette précaution quotidienne, il n'est jamais nécessaire de les couper, puisque l'on maintient ainsi à la longueur convenable. Ceci fait, il ne reste qu'à les polir : on obtient très vite un joli brillant avec une pâte composée de glycérine et de magnésie, colorée en en rose avec un peu de carmin.

Quand la peau des mains est un peu rude, on l'adoucit avec des laits ou des pâtes. Un lait facile à faire soi-même se compose comme suit : remplir un flacon avec de l'eau de roses, y verser quelques gouttes de benjoin jusqu'à ce que l'eau ait pris l'aspect d'un lait bien blanc et bien crémeux, ajouter un filet de glycérine. La toilette faite, se frotter les mains avec ce lait et laisser sécher : la peau devient très douce et prend un parfum d'iris délicieux.

Une pomme de terre bouillie, écrasée et mélangée d'un peu de ce lait formera une pâte supérieure comme efficacité à la pâte d'amandes.

Il est assez difficile de corriger la forme défectueuse des mains ; il existe pourtant de petits appareils destinés à fuseler le bout des doigts. Une telle coquetterie est parfaitement inutile à mon avis ; il y a des doigts carrés du bout qui ont autant d'élégance et plus de véritable distinction que des doigts en fuseau. Une chiromancienne vous dirait, d'ailleurs, que les doigts fuselés ne sont pas ceux qu'on doit souhaiter posséder et que de solides doigts carrés sont beaucoup plus pratiques.

Pourtant, si l'on tient à s'amincir la main, il faut prendre l'habitude de s'essuyer les doigts, chaque jour après sa toilette, en filant de leur base vers leur extrémité et en serrant fortement. Et, de même que la goutte d'eau qui tombe sans cesse au même point est capable de percer un rocher, de même ce léger et persistant massage modifie, à la longue, la forme de la main.

Si, après avoir ainsi examiné les soins

que réclame la main, nous disions un mot du... pied.

Est-il quelque chose de plus charmant qu'un joli pied dans une fine chaussure ? Or, sans attentions et sans précautions, pas de joli pied. Des durillons, et de ces vilains cors affreux et douloureux, se forment ; on ne peut plus se chauser juste ; on boitille, on marche gauchement, on perd la moitié de sa grâce.

Le pied demande à peu près les mêmes soins que la main. Tous les jours on procède à un savonnage à l'eau chaude avec une brosse douce. Si l'on a une tendance aux durillons, on prend tous les jours un bain prolongé d'eau bien chaude additionnée de savon noir. Avec la pierre ponce, on frotte doucement toutes les parties qui menacent de durcir. Les ongles sont soigneusement limés de manière à bien détacher et arrondir les angles qui se forment à la base de l'ongle, précaution grâce à quoi on évite certainement le terrible ongle incarné.

Si le pied est très sensible et s'échauffe facilement à la marche, le lavage à l'eau froide le fortifie beaucoup. Mais il ne faut le pratiquer qu'autant qu'on ne redoute

pas l'afflux du sang à la tête. A défaut de lavages froids, l'eau-de-vie camphrée est très efficace. Enfin, avant de mettre ses bas, on saupoudre le pied de poudre de talc ou de tanin, ce qui le garde sec et ferme et évite les refroidissements brusques, source de tant de rhumes de cerveau malencontreux et gênants.

GRACIA.

### Mots en triangle

- 10. sous-préfecture où fut maire Notre Cincinnatus nouveau.
- Déesse dont Thésy fut mère.
- Trouble des sens ou du cerveau De nos jours n'épargne personne.
- Port en pays napolitain.
- Exprimé. — Genre de scrutin.
- Une suffit quand elle est bonne.
- Possessif. — Carte. — Dans Mortain.

UN ALLOBROGE.

### AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le MARDI au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

### SOLUTION

des Mots en Croix Byzantine (n° 839)

P  
M  
A  
S  
I  
L  
E  
M  
I  
R  
A  
M  
A  
R  
P  
A  
L  
A  
T  
I  
N  
A  
T  
S  
E  
M  
I  
T  
E  
S  
A  
N  
E  
R  
A  
S  
T

### SOLUTIONS JUSTES

des Mots en Hexagone (n° 858)

Oscar et Sophie. — Massacré de Wassy. — J. Grandin. — Claire C. — Marmier. — O. Q. P. — O. Clin. — G. Fannière. — Warrior. — H. Pichenet. — Un Pontissalien. — M. Notangim. — C. L. oison. — B. du Terrazy. — Maril. — A. Bolton. — H. Duvauchelle. — Un spirite. — V. Ecarfée. — Réitérag. — Imp. Barsacais. — Cocherel. — Tenurb. — A. et Q. de Meigneux. — A.-G. Monampreuil. — S. Dradog. — Ami du P. J. — M. Brunette. — Edmond et Juliette. — 1 rat d'eau. — Qui-merch. — E. Morin. — M. Balay. — C. Véron. — Larbre. — G. Saffourcade. — M. L. A. — R. Pascal. — A. Blum. — H.-R. Jaquet. — Deux jeunes Barsacais. — E. M. E. — L. Vattier. — L. Testié. — C. Devillers. — D. L.

## SOIGNONS NOS ENFANTS

Le traitement des pilules Pink guérit les troubles occasionnés par la croissance

La croissance prend aux enfants trop de leurs forces et bien des parents, en présence de l'affaiblissement grandissant qui se manifeste entre 8 et 14 ans, ne savent pas enrayer cet affaiblissement. L'enfant devient ennemi, les jeunes filles deviennent chlorotiques, beaucoup ont des troubles du côté du système nerveux. Il est indispensable de soutenir les enfants à la période de croissance, de les aider et de leur faire récupérer ce qui se trouve absorbé en trop grande quantité d'un autre côté. C'est le sang qui doit suffire à ce développement de l'enfant. Il lui est trop demandé parfois et il s'appauvrit. Il faut l'enrichir. Les pilules Pink l'enrichiront. Elles soutiendront l'enfant, lui donneront des forces, maintiendront son appétit et ses digestions.

Ce qu'elles ont fait pour la petite Lannefranque, elles le feront pour votre enfant. Mme Maria Lannefranque, rue Mont-Revel, n° 3, à Mont-de-Marsan (Landes), écrit :

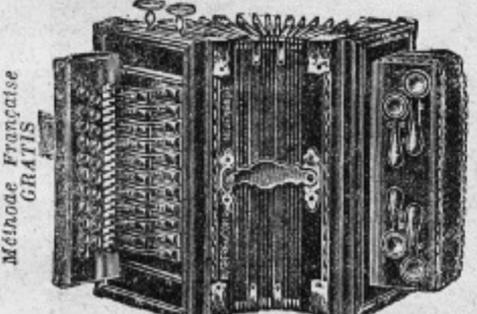


Mademoiselle Lannefranque (C. Jérôme)

Les pilules Pink ont été très favorables à ma fille. L'enfant avait été très fatiguée par la croissance. Elle dépérissait, elle était profondément anémiée. Elle était pâle et ne mangeait plus. En plus de cela, la pauvre petite a eu la danse de Saint-Guy, qui l'a complètement anéantie. Beaucoup de personnes m'ont conseillé de lui faire prendre les pilules Pink. Elle les a prises et très rapidement son état a été amélioré. La danse de Saint-Guy a d'abord très vite disparu et elle n'a pas tardé à reprendre des forces, une bonne mine et à être en parfaite santé.

Les pilules Pink sont aussi favorables aux grandes personnes qu'aux enfants ; elles guérissent l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, sciatique. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt Ph<sup>o</sup> Gablin, rue Ballu, Paris. Frs 3,50 la boîte, Frs 17,50 les 6 boîtes franco.

Fabrique d'accordeons les meilleur marché NOUVEAUTÉ ! NOUVEAUTÉ ! Pour 9 fr. 50 seulement



sous envoyons cet ACCORDEON D'ARTISTE, réputé dans le monde entier ; 21 touches, chaque rang à 2 chœurs, 2 registres, 4 basses, soufflets doubles avec coins en acier, son très fort et portant loin. Instrument le plus solide. — Emballage gratuit. Port 1 fr. 25. — Avec jeu de clochettes, 10 cent. en plus. Envoi contre remboursement. Grand catalogue de tous les instruments de musique gratis et franco sur demande. Ne commandez que chez HUSBERG & Co, Neuenrade n° 6 (Allemagne)

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catalogues réunis n° 1907 Nouveaux trucs, farces, attractions, tours de physique, illusion, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratuit Maison G. Rigolot, 23, rue St-Sabin, Paris.

## Ulcères, Plaies, Eczéma MALADIES DE LA PEAU

Les ulcères durs incurables, les plaies variqueuses et de mauvaise nature, l'eczéma, les dartres, les maladies de la peau les plus rebelles, les boutons, l'acné, les rougeurs, les démangeaisons les plus atroces, les vices du sang invétérés, et tous les maux de la peau, même ceux qui ont résisté depuis des années à tous les remèdes, sont infatigablement et radicalement guéris en quelques jours, même en travaillant, par le nouveau traitement végétal du Docteur Wolf, qui est envoyé franco avec le mode d'emploi et le mandat n° 11 adressé à M. Passerieu, Ph<sup>o</sup> 46, rue des Faures, Bordeaux. L'essayer c'est guérir. Dépôt à Paris, Pharmacie Girard, 217, Rue Lafayette.

Le Thé Mexicain du Dr Jawas est le Meilleur Remède pour MAIGRIR sans nuire à la santé. La Boîte : 5 francs ; en Vente dans toutes les Pharmacies.

SAGE-FEMME 1<sup>re</sup> classe, prend pensionnaires à partir de 2 h. par semaine. (Maison discrète). Place enfants: 50<sup>0</sup> SALMON, 55, Faub. Saint-Martin (11 h. à 3 heures)

30 à 50 fr. PAR SEMAINE. — travail facile, sans apprentissage, chez soi, tous les jours, sur ses facilités personnelles. O. LA GAULOISE PARIS. — 41, Rue Condorcet.

L'EXTRAIT CAPILLAIRE VÉGÉTAL fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans. Il fait repousser cheveux châtés et sourcils. — Bouteille en verre, — 60.000 Attraction à Paris. — Gros: 3 fr. Flac. à 1 fr. 75. Plus, mandat n° 175, franco contre timbres ou mandat. L. POULADE, P. Chimiste, à Cardailhac (Lot).

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, à la Fête, en toute réunion où l'on s'amuse RIRE et FAIRE RIRE env. votre adresse et 4<sup>00</sup> à la 5<sup>14</sup> de la Gaite P<sup>o</sup>, 65, r. Faub. St-Denis, Paris, sous le pseudonyme Album Illustré, 100 pages, 350 gravures comiques, farces, phys., magie, sorcellerie, Chans., Monolog., Jokes à Succès, cartes illustrées, produit de beauté d'hygiène, Librairie Spéciale. Il est joint 4 PRIMES.

POILS ou DUVEYS dégradeurs du visage et du corps, disparition complète. Indication de son débarras n° 13 c. ACHILLÉ, chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

Demandez Le Nouveau et Grand Catalogue général Horlogerie Supérieure, et Bijouterie et d'Orfèvrerie à la Fabrique H. SARDA, Besançon (Doubs). TRÈS GRAND CHOIX POUR CADEAUX ET MARIAGES.

PUISSANCE et AUTORITÉ SUR TOUS par le Magnétisme et l'Hypnotisme On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin ; guérison sans frais des mauvaises habitudes, des maladies physiques et morales ; gains de procès ; réussite dans les affaires ; succès inévitables ; amour, mariage, bonheur et richesses. Brochure envoyée gratis. Retire à TENDR, 99, rue des Boulets, Paris

Montres et Bijoux TRIBAUDEAU 1<sup>er</sup> Prix aux Concours de Réglage à l'Observatoire National de Besançon en 1905 et 1906. 6, TRIMINIAD, fabricant principal à BESANCON. Vente directement au Public chaque année plus de 500 000 ; MONTRES, CHRONOMÈTRES, BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS. PRIME à tout achat. Franco Tarif illustré.

Télé. 204-105 p. Tote, Charp., Hangars, Garage, Matériel Colonne, LAILLET, 6, CIVIS CONDORCET

CYCLISTES dans votre intérêt, avant d'acheter une BICYCLETTE au comptant et à crédit, demandez le Catalogue illustré de la M<sup>o</sup> FERNAND CLÉMENT, Lovallais-Parrot

## LA FORCE ET LA SANTÉ

à la portée de tous par la Nouvelle Méthode de culture physique

Cette nouvelle méthode développe rapidement tous les muscles du corps, développe et fortifie les poumons, le cœur et tous les organes internes ; règle la circulation du sang et facilite la digestion et les fonctions des reins ; fortifie les nerfs, procure une force naturelle et une santé excellente et rend le corps apte à résister aux attaques des maladies.

Elle peut guérir sans le secours de médecins et drogues toutes les maladies et notamment : maladies de l'estomac, digestions difficiles, neurasthénie et toutes les maladies des nerfs, maux de tête chroniques, manque d'appétit, anémie, insomnie, obésité et la tuberculose.

Cette méthode est d'une exécution facile, elle ne nécessite pas d'appareils coûteux ou des poids et haltères, et se pratique à la maison, dix minutes matin et soir. Elle peut être adoptée pour n'importe qui, enfants, adultes et personnes déjà âgées des deux sexes.

La culture physique est spécialement recommandable aux personnes conduisant une vie sédentaire, d'une constitution faible ou surmenée par le travail.

Cette méthode comprend aussi des mouvements gymnastiques pour grandir, pour tous ceux qui ont besoin d'augmenter leur hauteur.

Brochure illustrée gratis et franco. — Affranchir les lettres d'un timbre à 0 fr. 25

PROF. E. WEHRHEIM CORSO VALENTINO, N° 34 TURIN (ITALIE)

GLOBULES REGULATEURS NORMA Efficaces contre Douleurs, Retards et Suppressions des ÉPOQUES. (C'est le remède sans danger). P. L. 5<sup>00</sup> (Etr. 6<sup>00</sup>). Ph<sup>o</sup> VERDELLI, 87, r. de Lévis, Paris, 4<sup>e</sup>.

## LA SURDITÉ N'EST PLUS

depuis la découverte de L'AUDIPHONE INVISIBLE le seul Appareil adopté par l'INSTITUT de la SURDITÉ

La découverte de l'Audiphone invisible a définitivement doté la thérapeutique d'un agent d'une merveilleuse puissance. C'est par milliers que l'on compte les guérisons de la surdité, de la dureté de l'ouïe, des écoulements, des bourdonnements d'oreilles et tout le monde peut en constater les bons effets par la lecture des innombrables témoignages exposés à la Salle des autographes de la rue de la Pépinière.

Dans le but de propager partout cette prodigieuse méthode, la seule rationnelle, scientifique et réellement efficace, le journal La Médecine des Sens explique clairement la manière dont elle est appliquée et UNE DISTRIBUTION GRATUITE de cet intéressant journal a lieu tous les jours. Les lecteurs qui ne l'ont pas encore reçu doivent le réclamer au écrit de suite à M. le Directeur de l'Institut de la Surdité, 19, Rue de la Pépinière, à Paris ; ce journal leur sera adressé aussitôt, par la poste, sans aucuns frais. Consultations tous les jours de 10 h. à midi et de 3 à 5 h. Gratuites les mardis, jeudis et vendredis.

## Beauté de Gorge par les PILULES ORIENTALES

Toutes les dames et jeunes filles peuvent acquérir la beauté plastique de la gorge, en faisant usage pendant quelques semaines des Pilules Orientales.

Ces pilules, garanties bienfaisantes pour la santé, sont sans rivales pour développer, raffermir, reconstituer les seins et donner à l'ensemble de la poitrine les proportions harmonieuses d'un embonpoint modéré.

Un flacon avec instructions est envoyé franco à nos lectrices contre 6<sup>35</sup> adressés à J. RATIÉ, ph<sup>o</sup>, 5, passage Verdeau, Paris (9<sup>e</sup>).

CYCLES Le ROCHER vendus de confiance au comptant et à très LONG CREDIT Modèles 1907 parus Demander catalogue env. gr. Direct. 6, rue Sainte-Claire-Deville, Paris

Avant, Après 8 jours LA SÈVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans. Fait repousser les Cheveux et cils. Effets prodigieux (2 mod. d'or, 16.000 test. félicités.) Le doub. pot valant 20 fr. venant fr. 32 ; le 3<sup>e</sup> pot 27 ; le doub. pot d'essai, 0,75 timb. ou mandat, à J. Poesel, che- les Filles-du-Calvaire, 20, Paris.

## LA VIE EST CHÈRE !

Beaucoup de personnes se préoccupent d'augmenter leurs revenus par la spéculation, ce qui est toujours dangereux. Il existe pourtant un moyen d'obtenir sûrement et sans aucun risque ce résultat : c'est la Rente Vingère ; mais il ne faut s'adresser qu'à une Compagnie d'Assurances sur la Vie offrant toutes les garanties possibles.

Au premier rang, se place la Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie, 87, rue de Richelieu, à Paris, qui, fondée en 1819, est la plus ancienne et la plus importante des Compagnies similaires. (Fonds de garantie : 830 millions entièrement réalisés, dépassant de 250 millions celui de toute autre Compagnie française.) Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande.

IMPUISSANCE PAIEMENT APRÈS GUERISON Résultat immédiat. — Notices gratuites sous pli fermé. Directeur de la Pharmacie, 6, Rue Feytaud, PARIS, Téléphone 220-55.

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE tous les secrets dévoilés. Pacte avec les démons ; découverte des trésors ; philtre triomphant d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invincible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs. Domination des volontés, pouvoir irresistible, assurance réussite et fortune. Env. gratis. Ecr. Grétil, 3, rue Amiel, Paris

SAGE-FEMME ET RETARDS Tous retards, irrégularités des époques sont radicalement guéris avec les pilules de M<sup>o</sup> BROS, sage-femme 4<sup>00</sup> et 50<sup>0</sup>, 14, rue de Valenciennes, Paris.

LES CYCLES MARS Livrent leurs Modèles 1907 montés en pièces B.S.A. depuis A CREDIT 70 francs Rien d'Avance. Avec Pneus MICHELIN MONTRE en PRIME à TOUT ACHETEUR. CATALOGUE FRANCO. 55, Avenue de la Grande-Armée, Paris.

Envoi franco du TRAITEMENT de D'JEFFSON contre 5 fr. adresse Pharm. MITCHELL, 6, r. Feytaud, Paris-Bourse, 741.220-95. Ce médicament est infatigable dans tous les cas d'IRRÉGULARITÉ des ÉPOQUES ou de RETARD

NOUVEAU!! NE S'EST PAS ENCORE VU Un accordéon d'artiste à 8 chœurs, avec 10 touches, 7 vœs, 6 registres, musique d'orgue d'un prix exceptionnel de Fr. 6.25 MÜCHLER

Accordéon "TRIOMPHE" connu partout, construction extra-grande, ton d'orgue magnifique, ne coûte que : Avec 10 touches 2 chœurs, 50 vœs, Frs 3.30 3 — 50 — 2.25 4 — 50 — 2.25 5 — 130 — 14.25 Avec 21 touches 4 contrabasses 410 voix ..... 40.25

Avec notre brevet " Appel de Concora " 85 cts en plus et avec " Jeu de cloches " 40 cts en plus. — Méthode gratis française pour apprendre à jouer seul. — Envoi contre remboursement, port 1 fr. 25. — Catalogue illustré gratis. PRIX D'UN BON MARCHÉ SURPRENANT Ne commandez qu'à la Fabrique d'Accordeons la plus importante. NEUENRADE MÜCHLER et Comd. N° 444 (Allemagne).

des ÉPOQUES Notice gratuite sous pli fermé. — Résultat surprenant immédiat. Pharmacie des Produits Orientaux, 5, Rue Saint-Marc, PARIS.

BIAUTÉ & JEUNESSE ÉTERNELLE A TOUS Le rouge du nez, les points noirs, les taches de rousseur, les éruptions, rides, boutons, trigémo-métons, etc. disparaissent à jamais à la Grande LORÉ, le pot 1.10 HUILE FRISANTINE. Une goutte fait briser les cheveux pendant 8 jours. Dépense insignifiante. Le flac. 1.75 développement, recroûtit, embellit, raffermis, en 3.50 SEINS peu de jours p. la Farine hongroise, 1 boîte 3.50 1<sup>er</sup> flac. disparaît, croûtement et gonflement des papilles 2<sup>e</sup> donner éclat à l'œil. Lotions végétales. Le flac. 3<sup>00</sup> POILS Duveits et Barbe la plus dure, détruits p. toujours en une fois. La boîte trois francs. Mandat ou timbres J. Poesel, chim<sup>o</sup>, 1<sup>er</sup> Filles-du-Calvaire, 20, Paris. Notice gratis.

ON s'amuse avec nos Jeux de Société, nos 5 cart. 1.25 post. ill. attrap. nos 10 p. livres joyeux, amus. nos 5 let. comiq. et jol. cadeaux d'art. le tout fr. 1.25 ou timb. ou mandat. LA NOTERIE, 11, rue Gaitier, 75<sup>00</sup> Paris

ANGLAIS ALLEN ITAL ESP RUSS PORTU. 2<sup>00</sup> et 3<sup>00</sup> SEUL Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infatigable, donne la P<sup>o</sup> prononciation exacte du pays même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, fr. 50, envoi 90 c. hors France 1.10 mandat ou timb. poste franco à Maître Populaire, 13-2, r. Montfaucon, Paris.

CYCLES MERICANT Maison de Cyclistes 13, Av. des Moulins, PARIS-BILLANCOURT Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires LE GÉRANT : G. LASSEUR

G. MARTY, imprimeur, 61, rue Lafayette.

Imprimé sur la machine rotative chromo-typo de MARIENNE (Ecrans Lorilloux.)



UN GLORIEUX ANNIVERSAIRE  
L'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans